

Année académique 2019-2020

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Nom : NGUENA KANA

Prénom : MARIANNE MAIMEE

**THÈME : LA CONCENTRATION DES ESPACES ET L'ACCENTUATION DES INÉGALITÉS AUPRÈS
D'UN PUBLIC DE MARGE EN PÉRIODE DE CONFINEMENT**

**Sous la direction de : Jacinthe Mazzocchetti,
Université Catholique de Louvain**

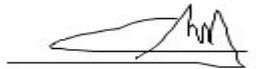
Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis consciente que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Nguena Kana Marianne

Date : Louvain-la-Neuve le 14 décembre 2020.

Signature de l'étudiante :

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Nguena Kana', written over a horizontal line.

Pour notre petite Eden-Malia,
Parce que ton arrivée dans ce monde m'a transformée
Et me donne chaque jour la force d'être la femme qui te guidera.

REMERCIEMENTS

D'abord, j'adresse mes remerciements à Jacinthe Mazzocchetti, qui a bien voulu être la promotrice de ce mémoire, qui a accepté me suivre dans le changement de mon thème intervenu en cours d'année, dans les heures sombres du confinement, alors que nous étions toutes un peu perdu. J'ai pu compter sur elle durant toute cette aventure de recherche de terrain.

Ensuite, à Rabelais Marius Nkounawa mon autre... qui m'a encouragé et accompagné dans cette aventure. Par ses précieux conseils il m'a emmené à me surpasser dans nos échanges à travers ses critiques et remarques.

À Marc Totté sans qui ce revirement à 360° opéré dans le choix de cette thématique n'aurait pas été possible.

À Toute l'équipe d'Inter-Mondes Belgique pour leurs apports dans ce travail.

A Marie-Pierre Nyatanyi, avec qui j'exécute la deuxième phase de cette recherche : l'action.

Enfin à toutes les femmes qui ont accepté de faire partie de cette aventure, merci à elles d'avoir partagé leurs expériences aussi intimes soient-elles. Elles ont bien voulu se livrer et me livrer des histoires qu'on ne raconte qu'à des proches et même encore ça dépend !

Merci pour cette aventure de femme avec des femmes. À tout.e.s les professeur.e.s de ce Master qui par leurs enseignements et travaux ont meublés ce travail.

RESUME :

Ce travail a pour objet l'analyse de la concentration des espaces de vie et le renforcement des situations d'exclusions et des inégalités en période de crise sanitaire. Il est question de voir comment l'espace s'articule en cette période de confinement selon qu'on soit dans l'une des catégories considérée comme vulnérable : comment la crise sanitaire et les mesures de confinement qui l'accompagnent contribuent-elles à révéler l'exacerbation des exclusions et des inégalités liées à la concentration des espaces de vie en Belgique en général et à Bruxelles en particulier ? C'est interrogation qui a conduit l'ensemble de ma réflexion. Le pari étant de mobiliser des approches méthodologiques et théorico conceptuelles féministes pour appréhender ce phénomène qui n'est qu'une extension des réalité socio-économique et structurelle dont sont déjà victimes ces femmes. A travers les portraits littéraires de trois catégories de femmes de marge, nous verrons concrètement des limites dans les dispositifs et mécanismes sociaux qui nous permettent d'encadrer et de prendre en compte les plus faibles d'entre-nous. Limite du système de santé, du système économique néolibéral, du système social d'aide et d'assistance sociale qui fonde le combat féministe.

MOTS CLES :

Concentrations des espaces ; inégalités ; confinement ; femmes migrantes ; femmes sans-abris ; mamans solos, intersectionnalité ; justice sociale ; écoféminisme.

ABSTRACT :

The aim of this work is to analyze the concentration of living spaces and the reinforcement of situations of exclusion and inequality in times of health crisis. It is a question of seeing how space is articulated in this period of confinement according to whether one is in one of the categories considered vulnerable : how does the health crisis and the confinement measures that accompany it contribute to revealing the exacerbation of exclusions and inequalities linked to the concentration of living spaces in Belgium in general and in Brussels in particular? This is the question that led me to reflect on the whole of my work. The challenge is to mobilize feminist methodological and theoretical-conceptual approaches to apprehend this phenomenon, which is merely an extension of the socio-economic and structural realities of which these women are already victims. Through the literary portraits of three categories of marginalized women, we will concretely see the limits of the social mechanisms and devices which allow us to frame and consider the weakest among us. Limits of the health system, the neo-liberal economic system, the social system of aid and social assistance which is the basis of the feminist struggle.

KEY WORDS :

Concentrations of space; inequality; confinement; migrant women; homeless women; solo mothers, intersectionality; social justice; eco-feminism.

Je me souviens que les patients venaient à notre cabinet trois fois par semaine.
Je me souviens qu'ils s'allongeaient sur notre divan, tout près de nous.
Je me souviens qu'on se serrait la main.
Je me souviens qu'on se faisait la bise, à tout bout de
Champ, même des gens qu'on voyait pour la première fois.
Je me souviens qu'on faisait la queue, très proches les uns contre les autres pour aller au
cinéma.
Je me souviens qu'on était serrés dans le métro.
Je me souviens qu'on se bousculait pour entrer dans une salle de spectacle.
Je me souviens qu'au cinéma on était assis avec une
Personne à notre droite, une personne à notre gauche, une devant, une derrière.
Je me souviens qu'au restaurant on se partageait les plats, on échangeait nos assiettes.
Je me souviens que personne ne portait un masque.
Je me souviens qu'on prenait un avion pour un oui ou un non.
Je me souviens qu'on partait tout le temps en week-end dans les capitales européennes.
Je me souviens qu'on faisait souvent de grands voyages, que le monde entier nous
paraissait accessible.
Je me souviens des colloques internationaux qui réunissaient des centaines de personnes
venues en avion du monde entier, parfois pour faire une intervention de vingt minutes.
Je me souviens qu'on faisait de grandes fêtes de cinquante personnes, dans de petits
appartements.
Je me souviens qu'on ne savait pas ce qu'était la « distanciation sociale ».
Je me souviens qu'on n'utilisait pas les mots « présentiel » et « distanciel ».
Je me souviens qu'on entraînait à plusieurs dans l'ascenseur.
Je me souviens que nous allions à des enterrements de proches ou de collègues, qu'on était
très nombreux et qu'après on allait boire un verre.
Je me souviens qu'on ne regardait pas avec méfiance les gens qu'on croisait sur le trottoir
et qu'on ne faisait pas trois pas de travers pour les éviter.
Je me souviens qu'on pouvait mettre des bijoux et des rouges à lèvres.
Je me souviens qu'on ne devait pas faire sans arrêt attention à tout.
Je me souviens qu'on ne se méfiait pas des boutons de l'ascenseur et des poignées de
porte.
Je me souviens qu'on n'était pas obligés d'enlever ses chaussures en rentrant.
Je me souviens que nos mains n'étaient pas des ennemis redoutables.

Simone Korff-Sausse

TABLE DES MATIÈRES

RESUME :	v
INTRODUCTION	1
Une société sans les individus ?	1
Quand le confinement se passe dans des espaces concentrés	3
« Tu crois qu'on s'en souviendra ? »	3
Confinement, concentration des espaces et exacerbation des inégalités	4
CHAPITRE UN : CADRES MÉTHODOLOGIQUE, THÉORIQUE ET CONCEPTUEL DE LA RECHERCHE	5
1.1. Les théories mobilisées pour la réalisation de l'étude	5
1.1.1. L'écoféminisme	5
1.1.2. L'intersectionnalité	6
1.1.3. La justice sociale	7
1.2. Les concepts mobilisés	9
1.2.1. Espace en temps de confinement	9
1.2.2. Femmes sans-abris	11
1.2.3. Familles monoparentales	16
1.2.4. Femmes des familles migrantes	19
1.3. Méthodologie de l'étude	20
1.3.1. Une étude hypothético-inductive	20
1.3.2. Le défi de l'échantillonnage	20
1.3.3. La collecte des données par le moyen de la conversation téléphonique et sur le terrain	21
CHAPITRE DEUX : PORTRAITS D'ACTRICES	22
2.1. Le profil des mamans solos	22
2.2. Le profil des femmes de familles migrantes	31
2.3. Portraits de femmes sans domicile fixe	37
CHAPITRE TROIS : ANALYSES DES PROTRAITS D'ACTRICES	41
3.1. De la difficulté d'établir et maintenir des liens sociaux au cours de la pandémie	41
3.1.1. A quelque chose malheur est bon	41
3.1.2. La fragilisation du lien social	42
3.1.3. La question de l'intimité individuelle, de couple et de famille	43
3.2. Dynamiques psychosociales dans le contexte du confinement	44
3.2.1. La composante émotionnelle	45
3.2.2. Le poids de la solitude	45
3.2.3. Confinement entre fragilité et résilience	45
3.3. Confinement dans des espaces concentrés et modification des conditions de la performance	48
CHAPITRE QUATRE : THEORIES FEMINISTES, THEORIES ACTUELLES ?	51
4.1. Le confinement pour raconter l'intersectionnalité	51
4.1.1. Le parcours et les préoccupations de nos actrices : une manifestation des discriminations	51
4.1.2. Le croisement des facteurs : origine, genre, classe sociale, couleur de la peau	53
4.2. Le confinement au prisme de l'écoféminisme matérialiste	54
4.3. Le confinement au prisme de la justice sociale	55
CONCLUSION	56
BIBLIOGRAPHIE	58

INTRODUCTION

La crise sanitaire de la COVID-19 d'abord pensée comme une épidémie, a rapidement été déclarée pandémie mondiale. Le fait que l'on doive sans doute apprendre à vivre avec cette situation nous interroge sur le monde de demain et sur l'influence que cette crise aura dans un futur proche et lointain (Pécou, 2020). Car, d'une façon générale, c'est tout le tissu des relations dont est faite l'existence de chacun, qui s'est trouvé soudainement affecté par la crainte de la contagion, pour une durée indéterminée. *« Il n'a plus été possible de prendre par la main, de serrer dans ses bras ceux auxquels on a ordinairement l'habitude d'offrir ces marques d'attention, ces gestes du soin, ces signes du secours qui sont l'expression ordinaire de la responsabilité »* (Crépon, 2020/2). Il nous semble que l'interrogation dont nous parlons doit aussi s'intéresser aux principales stratégies mises sur pied par les politiques. A ce propos, Appell (2020) explique que *« s'il est une question à laquelle nous avons été confrontés pendant le confinement pour raison de COVID-19, c'est celle de nos limites. D'abord de manière prosaïque, nos limites en tant qu'être humain face à cette nature qui nous dépasse. Mais concrètement des limites dans les dispositifs et mécanismes sociaux qui nous permettent d'encadrer et de prendre en compte les plus faibles d'entre nous. Limite du système de santé, du système économique néolibéral, du système social d'aide et d'assistance sociale »*. On était face à un inconnu, et de nombreux travaux, y compris celui-ci, ont entrepris de se pencher sur la question. On pensait alors qu'il s'agissait simplement d'un travail historique où on restituerait après coup ce qui s'est passé pendant le confinement. Au moment où j'écris ce texte, nous sommes à nouveau en confinement, et il ne semble pas que l'on soit sorti de ce scénario.

Ce travail essaie donc de remettre en lumière les limites que nous nous étions fixées, et éventuellement de proposer les manières exprimées par les acteurs de les dépasser, pour nous en sortir, éventuellement... J'en ferai certes un travail scientifique, académique, mais la visée c'est de construire un plaidoyer, qui a vocation à s'adresser directement aux acteurs politiques, économiques, sociaux, dans l'intention avouée de susciter de la réflexion, de la prise de conscience sur la situation de ceux et celles qui, par le moyen de mes interviews j'ai pu mettre en lumière. Avant toute chose, je rappelle le contexte et les enjeux de cette recherche.

Une société sans les individus ?

Norbert Elias et Emile Durkheim ont à suffisance démontré l'impossibilité de dissocier individu et société. Pour Elias, il y a une relation d'interdépendance entre l'individu et la société, qui n'est pas qu'une somme mathématique des individualités. Durkheim, considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie moderne, a beaucoup travaillé sur l'importance du lien social. Pour lui, ce lien se construit entre autres dans la combinaison des relations entre les individus et la société. Les hommes et les femmes font donc partie des groupes sociaux et leur intégration dans la société contribue à leur bien-être, et à contrario, leur isolement débouche sur une sorte d'anomie (communément définie comme une instabilité sociale, des troubles personnels, ou encore l'aliénation et l'incertitude qui découlent d'un manque de but ou d'idéaux). Car, comme le dit Decety (2020/2), *« Les humains*

appartiennent à une espèce ultra sociale. Cette socialité n'est pas un heureux hasard, mais une adaptation. Nous avons besoin des autres pour répondre à nos besoins physiologiques et psychologiques. De la naissance jusqu'à notre dernier soupir, nous sommes dépendants des autres pour survivre, qu'ils soient nos proches ou des inconnus ».

En pleine période de la COVID-19, les mesures de confinement, en imposant la rupture des liens sociaux, offrent une belle opportunité pour identifier quelques mécanismes qui font fonctionner ou dysfonctionner la société. Plus précisément, j'aimerais observer comment le confinement modifie les façons de faire « couple » ou « famille » ou « profession » et renforce donc toute une série de violences, d'exclusion, d'inégalités. Souvent des travaux dans des thématiques semblables n'envisagent de travailler que sur le constat des inégalités hommes femmes. Il me semble que cette approche n'amène pas grand-chose de nouveau. C'est pourquoi ce qui m'intéresse c'est la possibilité de montrer combien cela est accentué par ce que l'on traverse actuellement, et combien le confinement sert de révélateur (met en surbrillance) à un certain nombre de difficultés à « faire société » à tous les niveaux.

Il y a en effet dans ce qui se passe dans le confinement que nous vivons beaucoup de révélateurs de mécanismes peu explorés et largement impensés dans les relations à la famille, à l'éducation, au travail, à la société. Je pense par exemple à deux facteurs qui n'ont jamais été tellement travaillé dans l'étude des phénomènes d'inclusion/exclusion en ce qui concerne le genre : la **concentration des espaces de vie** et la **non-différenciation des espaces** entre l'homme (mari, conjoint), la femme (mère, épouse, femme) et les enfants ; dans le mélange soudain entre espace privé et espace public (école-travail et maison/famille).

Dans des sociétés où les espaces sont très différenciés à partir de critères de genre (l'espace de Madame, l'espace de Monsieur, l'espace des enfants, l'espace de vie) cela pose certainement plus de problèmes que là où il n'y a pas d'appropriation genrée ou générationnelle (les salons «enfants admis» par rapport aux salons «enfants non admis»). En effet, en période de non-confinement, la concentration des espaces est « contournée » par une occupation rationnelle et successive des espaces communs. Les enfants occupent le salon pendant l'absence des parents et vice-versa. Le confinement ne permet plus cette répartition et c'est alors que la réalité de la concentration des espaces éclate.

À la suite de ce constat de départ, il paraît donc assez logique de partir du postulat que la **concentration des espaces** et de leur perception/occupation qui rend la vie en commun de plus en plus compliquée (mais que cela dépend des représentations culturelles) et que cela fait réfléchir à ce qui nous attend dans un futur plus très lointain si les choses continuent à progresser de la même manière d'un point de vue démographique ? Nous verrons comment l'espace s'articule en cette période de confinement selon qu'on soit dans l'une des catégories considérées comme vulnérables.

Dans le présent travail, je me focalise sur les femmes. Elles sont en effet les plus vulnérables comme on le verra dans la justification des populations cibles. Par exemple, 40% des personnes sans-abris à Bruxelles sont des femmes (IWEPS, Samu social, 2019), et 73% de ces femmes font appel au Revenu d'Intégration Social (Strada, 2019). Si on prend par ailleurs l'exemple des femmes de familles monoparentales, il faut expliquer qu'elles sont en augmentation constante. En région bruxelloise, l'ISBA dans un rapport de 2017 indique que les familles monoparentales représentent 11% des familles totales ; une famille sur trois est une famille monoparentale et parmi

celles-ci 86% ont à leur tête des femmes. Enfin, les femmes migrantes constituent la dernière catégorie de femme avec lesquelles je travaille. Elles sont fortement impactées et ce de manière violente par cette crise sanitaire, mais sans que l'on puisse avec précision évaluer la portée de ces impacts.

Quand le confinement se passe dans des espaces concentrés...

La concentration des espaces de vie et le renforcement des exclusions et des inégalités en période de crise sanitaire est un objet très peu étudié, au regard du caractère inédit de la situation sanitaire actuelle et des mesures de confinement. Il sera donc difficile de mobiliser une littérature spécialisée sur la thématique développée. Je procède donc par un détour en empruntant aux rapports qui sont construits par des associations sur les inégalités pour essayer de produire une analyse sur les inégalités que révèlent et accentuent cette crise sanitaire. Il s'agira de voir et de comprendre comment en période de crise sanitaire la disponibilité des espaces de vie se révèle être source d'inégalités et de tensions.

Je présenterai comment cette situation a impacté les catégories énumérées à la fois ceux qui sont dans les logements précaires par exemple, qui n'ont pas assez d'espace et qui en temps normal profitaient de l'extérieur en journée et ne se retrouvaient dans le logement qu'une fois la nuit tombée, et ceux qui disposent des espaces non concentrés. Dans le cadre d'une maison, on peut voir par exemple comment les différents espaces cohabitent en cette période de crise : l'espace du père, de la mère, des enfants et comment cela impacte ou non les relations familiales, révèle des situations d'inégalités au sein de la famille, du couple.

« Tu crois qu'on s'en souviendra ? »¹

Quand Peschanski (2020) écrivait pendant le premier confinement cet article intitulé « tu crois qu'on s'en souviendra ? », on pouvait penser qu'il s'agissait d'une volonté de consignation des événements à des fins historiques. La pérennité de cette crise montre qu'il s'agit d'une question dont les volets sociopolitiques et économiques ne peuvent plus être ignorés. L'intérêt de cette étude est donc actuel et primordial. Si on se focalise par exemple sur les effets/impacts de cette crise, on se rend tout de suite compte qu'elle met en exergue des situations de marginalisation. Dans la société « bruxelloise » actuelle, cette marginalisation est palpable. Elle est elle aussi intersectionnelle. On parle d'intersectionnalité pour qualifier la pluralité des problèmes rencontrés. Cette notion sera mobilisée par la suite dans le cadre théorico-conceptuel pour guider l'analyse. Elle évoque pour l'heure l'idée que la situation de ces femmes ne peut être considérée comme une simple addition des différentes discriminations fondées sur la race, l'origine ethnique, la situation sociale et familiale, mais qu'il y a une complexité et une pluralité de mécanismes socioéconomiques, culturels et politiques qui concourent à la fabrication des situations de marginalité dont il est question. Encore une fois, la COVID-19 ne crée pas les situations de marginalité soulignées, elle ne fait que les révéler, les exacerber. Simplement, l'application généralisée du confinement place

¹ Du titre de l'article de Peschanski, D. (2020) sur la mémoire collective que l'on doit construire à partir de leçons tirées de la crise sanitaire de la COVID-19.

tout le monde dans une situation généralisée de restriction des déplacements, et par ce même état des choses, s'applique de manière semblable à des personnes et familles qui sont dans des situations de confort différentes : c'est de là que naît l'inégalité.

Confinement, concentration des espaces et exacerbation des inégalités

Une **question est au cœur** de cette recherche : *comment la crise sanitaire et les mesures de confinement qui l'accompagnent contribuent-elles à révéler l'exacerbation des exclusions et des inégalités liées à la concentration des espaces de vie en Belgique en général et à Bruxelles en particulier ?* Cette question est celle qui a conduit l'ensemble de ma réflexion. Une réflexion selon les canons académiques, mais aussi une certaine liberté de recherche de la vérité à travers la méthode mobilisée, et une visée assumée de plaider. Il s'agit donc d'une recherche-action.

Après cette introduction, je m'attellerai à présenter les outils que je mobilise pour conduire l'étude (le cadre théorique, cadre conceptuel et cadre méthodologique) (I). Je présenterai aussi les portraits d'actrices rencontrées (II), et ensuite je ferai une analyse et une interprétation de toutes les données récoltées (III). Enfin, le travail s'achèvera par une conclusion qui ne sera pas que le résumé de ce qui a été fait en amont, mais un véritable plaidoyer en direction des acteurs pouvant agir dans le sens de la réduction des inégalités, spécifiquement des inégalités de genre révélées et exacerbées par la crise sanitaire mondiale de la COVID-19.

CHAPITRE UN : CADRES MÉTHODOLOGIQUE, THÉORIQUE ET CONCEPTUEL DE LA RECHERCHE

L'objectif de ce chapitre est de développer les cadres mobilisés pour cette étude : les méthodes, les concepts et théories.

1.1. Les théories mobilisées pour la réalisation de l'étude

La crise sanitaire nous a montré les limites de notre système basé sur le capitalisme exacerbé et sur la surexploitation des ressources, tout en montrant dans une certaine mesure « *les violences du système patriarcal* » : exploitation du travail invisible des femmes, exclusion des minorités de genre, marginalisation des précaires (Muzet et Bécue, 2020). La situation rentre donc dans le contexte des situations étudiées et théorisées par de nombreuses autrices. Des autrices féministes ont en effet développé des théories qui cadrent bien avec les phénomènes qui sont en jeu dans le présent travail. Il s'agit de trois théories féministes : l'écoféminisme, l'intersectionnalité et la justice sociale afin de mieux appréhender notre sujet de recherche.

1.1.1. L'écoféminisme

L'**écoféminisme** est un concept qui articule les revendications écologiques d'une part et féministes d'autre part. Ce concept véhicule l'idée selon laquelle le rapport que l'homme entretient avec la nature s'apparente à la domination que subissent les femmes de son fait. L'écoféminisme possède plusieurs courants en son sein. Quoiqu'il en soit, tous ces courants prônent la construction d'un monde qui ne détruirait ni les humains, ni les natures au sein desquelles ils·elles vivent.

Le concept d'écoféminisme a été utilisé pour la première fois dans les années 1970 par d'Eaubonne. Elle forge ainsi son travail à partir d'une double posture constructiviste, qui fait la synthèse des travaux de Simone de Beauvoir et de Serge Moscovici : *les femmes et les hommes sont tant des constructions sociales que le concept de nature* (Nathalie Grandjean). Selon d'Eaubonne, le rapport de l'homme à la nature s'assimile à celui de l'homme à la femme. Dans cette logique, le saccage de la nature n'est donc pas imputable à l'ensemble de l'humanité, mais à la domination masculine hétéro patriarcale.

L'écoféminisme est donc un concept pluriel car on distingue l'écoféminisme "rationnel" et l'écoféminisme "spirituel", nous nous intéressons à la première articulation **plus précisément le courant matérialiste de l'écoféminisme** qui complète la critique marxiste du capitalisme, en incluant les rapports de domination Nord-Sud, les dominations des anciennes colonies par l'Occident. Cet écoféminisme analyse aussi l'oppression des femmes d'un point de vue économique. C'est le courant de l'Indienne Vandana Shiva et de l'Américaine Silvia Federici (Camille Wernaers, 2019).

Donc, en tant que branche de la théorie féministe, ce courant appelle au croisement des luttes mais aussi une prise en considération de nos émotions face aux crises mondiales croissantes comme c'est le cas par ailleurs avec la crise sanitaire que nous traversons.

On pourrait dans une certaine mesure rapprocher l'écoféminisme matérialiste à analyse matérialiste de l'oppression des femmes faite par Christine Delphy (1970). Elle établit les trois hypothèses suivantes :

- Le patriarcat est le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines ;
- Ce système a une base économique adossée sur le capitalisme, et le néolibéralisme ;
- Cette base est le mode de production domestique.

On conclut donc en faisant le **constat que l'oppression, et les exacerbations des inégalités constatées pendant le confinement sont du fait à la fois du patriarcat et du capitalisme.**

On relève également un certain rapprochement avec les idées de Silvia Federici à propos de la charge de travail des femmes, et la division sexuée du travail pendant le confinement dans son ouvrage. Elle commet un ouvrage intitulé *«L'invention de la ménagère»*, dans lequel elle explique qu'« à ce jour, beaucoup considèrent le travail domestique comme la vocation naturelle des femmes, au point qu'il est souvent qualifié de «travail de femme». En réalité, le travail domestique tel que nous le connaissons est une construction assez récente (...) ». Ce constat rejoint dans une certaine mesure les travaux de Camille Robert pour qui : *« Le travail domestique constitue alors la base et l'envers des sociétés salariales »* (Robert, 2020, p. 21). Ici on comprend facilement ses conclusions selon lesquelles le travail concret serait masculin et relèverait de la sphère publique par ailleurs, le travail des femmes serait abstrait et relèverait de la sphère privée, du travail domestique, sans compter que de nos jours et encore plus pendant le confinement certaines femmes exerçaient les deux (travail concret et abstrait). Au vu de ce qui précède, on remet en débat la question des privilèges masculins qui sont toujours d'actualité de nos jours et encore plus pendant le confinement dans certaines familles.

On pourrait également faire appel au **concept de « dissociation-valeur »** tel que développé par Scholz (2020), en évoquant que *« Le travail extérieur, qui s'ajoute aux tâches ménagères, contribue souvent à reproduire les rôles traditionnellement féminins à travers des emplois qui ne sont que des extensions des travaux ménagers »* p. 19. Ce constat rejoint celui de Camille Robert en montrant que le travail à l'extérieur est souvent une transposition hors du travail ménager.

1.1.2. L'intersectionnalité

En ce qui concerne l'**approche intersectionnelle** (Crenshaw 1995 ; Hill Collins 2000), celle-ci sera la principale approche mobilisée pour construire ma grille d'analyse et pour cerner le processus de différenciation et de positionnements sociaux et à l'enchevêtrement des systèmes d'oppression. Cette approche théorique me permettra d'examiner non seulement les parcours et les préoccupations des femmes de notre échantillon, mais également les expériences de ces femmes en croisant les dimensions « origine », « genre », « classe sociale » et « crise sanitaire ».

Crenshaw Kimberlé, est particulièrement connue pour avoir développé le concept d'intersectionnalité dans différents articles. Toutefois, elle n'est pas la première à avoir questionné les interactions entre les différents

rapports de force (Hooks, Lorde...). Le même concept était souvent décrit à travers des expressions comme « des oppressions imbriquées » ou encore « des oppressions simultanées ». Adrienne Rich (1979), elle, formula en 1979 le terme de solipsisme blanc

L'intersectionnalité se présente donc de nos jours comme l'une des contributions théoriques les plus importantes du féminisme. Bien plus qu'une théorie, l'intersectionnalité se positionne comme un instrument de lutte contre les discriminations (Bilge, 2009).

Crenshaw (1991) pose une série de questions qui peuvent être transposées dans le cadre de notre objet d'étude : comment identifier les interactions de la race (nous parlons plutôt d'origine) et du genre dans le contexte de la violence contre les femmes de couleur? Comment le racisme et le patriarcat s'influencent-ils réciproquement ? Comment décrire la situation des femmes se trouvant aux marges à la fois des mouvements féministes mais également antiracistes et étant placées à la fois dans des systèmes de subordination qui se recoupent ? On note ainsi que la notion d'intersectionnalité permet de sortir du paradigme arithmétique qui pense le rapport entre les différentes formes de domination sous le seul modèle de l'addition. En effet, il ne s'agit pas de lister toutes les oppressions que les femmes de notre échantillon subissent et de faire la course aux oppressions afin de hiérarchiser leurs souffrances. Ce qui caractérise donc l'intersectionnalité c'est sa spécificité de ses réalités. On verra donc comment les femmes de notre échantillon subissent une expérience **qualitativement** différente du fait d'être dans ces intersections, ce qui produit réellement quelque chose de spécifique, des situations d'inégalités précises. À travers cette théorie, on va démontrer avec Crenshaw que ces femmes « de la marge » sont non seulement discriminées au niveau institutionnel et sociétal dans notre société ce qui est à l'origine des situations d'inégalités que subissent ces femmes. On note donc que la notion d'intersectionnalité naît d'une prise de conscience de la discordance entre des expériences singulières de ces femmes et le cloisonnement des discours militants féministes.

On distingue ainsi l'intersectionnalité politique et structurelle :

À travers l'intersectionnalité politique, on a la possibilité d'envisager des alliances en permettant à différents groupes minorisés d'identifier leurs différents points communs et donc, identifier finalement sur quoi leurs revendications peuvent être communes.

À travers l'intersectionnalité structurelle, on traite de la prise en charge institutionnelle des violences faites aux femmes, ici l'enjeu consiste évidemment à appréhender de façon la plus concrète possible les situations particulières vécues par des femmes qui subissent des violences. Les lieux où cette violence s'exerce doivent être analysés en fonction des difficultés économiques et migratoires.

1.1.3. La justice sociale

Quand on parle d'inégalités sociales, on parle forcément de justice sociale et les féministes en ont une conception bien précise. La justice comme le conçoit si bien Nancy Fraser (1997) implique la redistribution et la reconnaissance au sein de la société. Selon elle, le fondement normatif de la société est l'idée de *participation égale* : la justice ambitionne à l'égalité de tous les membres de la société, et de ce point de vue il faut que les biens

matériels soient répartis de façon équitable pour que tous les participants soient indépendants et aspirent à une dignité égale à tous les hommes et à toutes les femmes.

La logique littérale convoquée ici est que les politiques sociales contribuent à structurer et organiser les relations sociales. Elles doivent combattre les inégalités en raison de l'origine, classes sociales, sexes, groupes ethniques afin de promouvoir la justice sociale (Graciela Di Marco, 2007). De plus en plus la justice sociale s'impose comme un principe fondamental des politiques sociales et les féministes s'en inspirent davantage. Pour les féministes, ces politiques sociales ou encore appelées politiques de genre pourraient être des instruments qui permettent aux gouvernements de mieux gérer les inégalités, et de mieux redistribuer les ressources entre les différentes couches sociales (Adelantado et Noguera, 1998).

Si on suit la logique de Adelantado et Noguera, (1998) on constate que la structure sociale est assez complexe. Ils considèrent que les inégalités sociales sont présentes dans quatre principales sphères dans nos sociétés à savoir : le marché, l'État, le foyer ou la famille, et les relations. Il est important de mentionner que chacune de ces sphères peut améliorer le bien-être social de la population.

Pour revenir à la conception de Nancy Fraser, Les demandes de redistribution sont purement et simplement la conséquence de l'injustice socio-économique, et celles-ci ont pour but d'assurer une certaine répartition plus équitable des biens et des autres ressources. Les demandes de reconnaissance quant à elles seraient une conséquence de l'injustice culturelle (Graciela Di Marco, 2007).

La conception de la justice sociale que Nancy Fraser sert aussi à expliquer que ce qui pouvait autrefois être appelée théorie de la justice sociale apparaît maintenant comme une « théorie de la justice démocratique ». La justice sociale permet ainsi la prise en compte des différentes formes d'injustice et d'inégalité sociale. Selon Fraser, la théorie de la justice sociale se propose de répondre à trois questions essentielles :

- Le « quoi » (« what ») de la justice, soit ses objets : distribution, reconnaissance et représentation;
- Le « qui » (« who ») de la justice, soit les personnes concernées par les injustices, qu'elles soient victimes ou responsables, d'une part, et, d'autre part, l'espace politique au sein duquel elles sont réunies en tant que sujets de justice, selon qu'il est ou non institutionnalisé;
- Et enfin le « comment » (« how ») de la justice, soit les procédures d'accueil et de traitement des revendications des victimes et les modalités de mise en œuvre des solutions devant y remédier (Lapointe, 2020).

Cette théorie critique se propose non seulement de mettre en lumière les rapports sociaux de domination et d'exploitation, mais aussi de le faire dans l'intérêt de l'émancipation des groupes dominés et exploités (Guégen et Malochet, 2014 : 40-41).

On peut également faire un parallèle entre justice sociale et intersectionnalité dans une certaine mesure. En effet, l'intersection des oppressions ou d'imbrication des structures de pouvoir relève d'une certaine vision politique qui prône un changement social et une conception de la justice sociale foncièrement moderne et ancrée dans les rapports de domination symboliques, physiques et dans l'exploitation matérielle (Pagé, 2015).

La présente revue de littérature s'attèle à définir les notions les plus mobilisées dans l'étude. Je définirai dans un premier temps l'espace et la concentration de l'espace, puis je mobiliserai de la littérature autour des concepts de famille sans abri, famille monoparentale et de femme de famille d'immigrés.

1.2. Les concepts mobilisés

Confiner signifie littéralement, forcer à rester dans un espace limité. L'espace est donc au cœur de la problématique du confinement (I). Les concepts de femmes sans abri (II), femmes de familles migrantes (III) et les femmes de familles monoparentales - maman solo – (IV) méritent d'être eux aussi éclairés.

1.2.1. Espace en temps de confinement

En France selon une étude réalisée par l'INSEE² (2020) sur les conditions d'espaces et donc de logements des ménages en France, on retient que le confinement n'a pas été le même selon qu'on vit dans une maison avec jardin ou dans un appartement. On note à cet effet quelques faits parlant :

- On compte près des deux tiers de la population vivent dans une maison (dont 95% possèdent un jardin) et plus d'un tiers vit en appartement.
- Plus de cinq millions de personnes vivent dans un logement suroccupé. Cette situation est plus fréquente en appartement : 16,5% des personnes en appartement vivent dans un logement surpeuplé contre 3,2% de ceux qui vivent en maison.
- La suroccupation est plus fréquente dans les grandes agglomérations : 74% des personnes qui habitent un logement suroccupé vivent dans une agglomération de plus de 100 000 habitants dont 40% dans l'agglomération parisienne.

Il résulte de cette étude que les conditions de logement pendant le confinement sont des enjeux sociétaux majeurs. Les mesures restrictives de déplacement adoptées pendant la crise sanitaire ont influencé de différentes manières les populations comme on peut l'imaginer, selon que l'on était famille monoparentale, famille migrante ou sans domicile fixe.

Des auteurs comme **Didier Fassin**, **Olivier De Schutter** ou encore **Marmot** démontrent que nous ne sommes pas tous égaux face à la crise sanitaire. Pour eux, certains facteurs économiques et sociaux nous prédisposent en fonction de notre positionnement sociétal à une forte ou à une faible exposition aux impacts de la crise sanitaire. La densité de population, les quartiers plus inégalitaires ainsi que ceux dans lesquels la population ouvrière est plus présente, se révèlent être par exemple des environnements plus vulnérables aux impacts de la crise sanitaire.

Notons également que, les inégalités sociales ne reposent pas uniquement sur une disponibilité de revenus ou sur la responsabilité des individus et des familles. Elles sont aussi et surtout la résultante de choix politiques qui

² INSEE : Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques.2020.

produisent de l'exclusion, de la discrimination et de la marginalisation de certains groupes sociaux. Agir sur ces inégalités sociales nécessite donc de questionner les valeurs qui sous-tendent les actions à développer, et principalement les valeurs éthiques qui façonnent notre mode de pensée (OSH³, 2020). Cette crise nous donne ainsi le moyen de redéfinir notre société et de la transformer en une société plus équitable et surtout plus inclusive.

On peut très bien observer *l'impact des espaces en fonction du niveau social pendant le confinement*. Car, selon les auteurs **Casilli** et **Fassin**, le maintien à domicile se décline aussi différemment selon la place occupée dans la société. Autrement dit, le confinement se décline en fonction de notre position sociale. Pour **Casilli (2020)** : « pour ceux qui bénéficient d'un capital financier qui leur permet d'avoir des biens immobiliers, un jardin, le confinement peut se transformer en une expérience de retraite, de loisir, de déconnexion. (...) mais il y a des laissés-pour-compte : les personnes qui font partie des classes populaires et qui sont souvent ceux qui réalisent le dernier bout de la chaîne de production et d'approvisionnement. (...) Par ailleurs et en réponse à la crise, le télétravail a été présenté comme la panacée. Mais cette rhétorique a ses limites. Pour pouvoir télétravailler correctement, il faut avoir un chez soi convenable, ce qui impose d'avoir un capital économique suffisant. Pour ceux qui vivent dans quelques mètres carrés ou qui ont des situations familiales difficiles, surtout pour les femmes, le télétravail peut se transformer en double peine ; en plus de la pénibilité et des rythmes de leur propre travail dans des logements qui ne sont pas toujours adaptés, il y a le travail du suivi des enfants ou des personnes âgées à assurer en même temps. Ce contexte plus spécifique amplifie le stress profond associé à l'isolement, à l'impuissance à faire face à la complexité de la situation ».

Fassin (2020) confirme ainsi le constat qui précède. Pour lui, « la première disparité concerne les milieux socialement défavorisés dont les types de logement et les conditions de travail rendent malaisé le déroulement du confinement (...). Cette disparité touche surtout les quartiers populaires, les grands ensembles d'habitat social et les campements plus ou moins licites des gens du voyage. Il s'agit d'inégalités auxquelles s'ajoute une double injustice : en se contentant d'incriminer leur comportement, on leur impute le risque plus élevé auquel ils sont exposés, phénomène bien connu consistant à blâmer les victimes ; et dans le cadre de l'état d'urgence, on les soumet à des mesures de contrôle plus répressives que ce n'est le cas pour le reste de la population ».

Pour **Chowkwanyun et al.**, (2020), qui traite des impacts différents qu'à la crise du COVID sur les populations marginalisées, « l'expérience des épidémies passées et des récentes catastrophes naturelles suggère que les populations les plus socialement marginalisées souffrent de manière disproportionnée ». On en conclut que la crise sanitaire affecte différemment les individus et les groupes sociaux selon la place qu'ils occupent dans la société, et qu'il y a des facteurs qui prédisposent à l'augmentation de l'exposition aux impacts de la crise, et des facteurs d'aggravation à l'exposition à cette crise sanitaire.

La question de l'amélioration de l'équité entre les différentes communautés pendant et après la crise sanitaire se pose aussi. Pour **Farbermarn et al.**, (2020), il est temps de « donner aux communautés les moyens d'améliorer l'équité et la résilience avant, pendant et après un événement. Les pouvoirs politiques doivent veiller à ce que les subventions atteignent le niveau local et les communautés qui en ont le plus besoin ». C'est dans cette logique qu'il

³ OSH : Observatoire de la Santé du Hainaut

est important pour les décideurs politiques d'envisager dès maintenant leurs priorités et leurs actions pour atténuer l'impact disproportionné du Covid-19 sur les populations les plus vulnérables, car les inégalités ne cessent de s'amplifier.

C'est encore dans cette logique que les autrices **Manderson et Levine (2020)** précisent que « *le désir néolibéral de continuer à vivre comme avant, quel que soit le risque, est étroitement lié au privilège des personnes les plus favorisées* ». Pour elles, il serait impératif de construire un autre modèle qui serait plus équitable. L'anthropologue **Nikiwe (2020)** quant à lui viendra appuyer cette analyse en démontrant que cette crise sanitaire doit nous obliger à agir de manière contre-intuitive. Pour lui, il est important de noter que la nécessité d'une action contre-intuitive ne concerne pas seulement l'autoprotection mais surtout la protection de ceux dont le système de soutien social est compromis par les inégalités.

C'est peut-être dans le même ordre d'idée que le FNES affirme que : « *d'une manière générale, les politiques visant à atténuer les effets de la stratification sociale sur la santé (justice fiscale, lutte contre les inégalités scolaires...), les politiques visant à réduire l'exposition des populations vulnérables à des conditions de vie délétères (amélioration de l'habitat et du cadre de vie, urbanisme favorable ...), les politiques visant à réduire la vulnérabilité des groupes défavorisés (accompagnement psychologique et social, soutien à la parentalité...) et les politiques réduisant les conséquences sociales et économiques de la maladie(...) créent un contexte général soutenant et renforçant la capacité de la population à amortir le choc de la pandémie* ».

Si la description que nous venons de faire est générale, des problèmes spécifiques touchent les catégories de personnes les plus vulnérables.

1.2.2. Femmes sans-abris

Dans la prise de mesures de confinement, le gouvernement n'a pas toujours pensé à toutes les couches sociales, notamment les sans-abris. On verra comment cette période a été assez particulière pour tout le monde, mais encore plus pour les personnes sans-abris et plus précisément les femmes. Mais avant toute chose la littérature existante sur le sujet sera mobilisée afin de mieux comprendre le phénomène avant, pendant et après la crise sanitaire.

Le terme *sans-abri* se matérialise pour la première fois en Belgique dans l'arrêté royal du 21 septembre 2004 fixant l'octroi d'une prime d'installation par le CPAS. Il désigne comme sans-abri : « *Toute personne qui ne dispose pas de son logement, qui n'est pas en mesure de l'obtenir par ses propres moyens et qui n'a dès lors pas de lieu de résidence, ou qui réside temporairement dans une maison d'accueil en attendant qu'un logement soit mis à sa disposition* ». La Commission européenne va un peu plus loin et dit : « *Être sans-abri ne consiste pas uniquement à devoir dormir dans la rue ; on considère aussi comme sans-abri les personnes contraintes de vivre dans des logements temporaires, insalubres ou de piètre qualité* ». Il faut dire que ce n'est pas cette définition qui prévaut totalement sur l'idée qu'on pourrait se faire du sans-abrisme. La Fédération des maisons d'accueil et des services d'aide aux sans-abri (AMA) quant à elle se positionne autrement et qualifie de sans-abri de « *personne qui ne peut temporairement accéder à un logement à usage privatif adéquat, ou le conserver, à l'aide de ses propres*

ressources ». Si on fait référence à la Fédération Européenne d'Associations Nationales Travaillant avec les Sans-Aabri (FEANTSA) on aura une vision encore plus large de cette notion. Cette association a élaboré une typologie, dite ETHOS (European Typology on Homelessness and housing exclusion), qui classifie les personnes sans-abri selon leur situation par rapport au logement :

- Sans-abri : personnes vivant à la rue ou en hébergement d'urgence, de crise ou de nuit ;
- Sans-logement : personnes vivant dans des structures d'hébergement (pour SDF, pour femmes, pour immigrés, pour sortant d'institution, pour bénéficiaires d'un accompagnement au logement à long terme) ;
- En logement précaire : personnes en habitat précaire, menacées d'expulsion ou de violences domestiques ;
- En logement inadéquat : personnes vivant dans des structures provisoires/non conventionnelles (les squats, par exemple), en logement indigne ou dans des conditions de surpeuplement sévère.

Des données chiffrées?

On ne saurait donner avec exactitude des chiffres sur ce phénomène de sans –abris en Belgique car c'est un phénomène qu'on ne maîtrise pas totalement du fait de situations quotidiennes changeantes ; c'est dans cette logique que la directrice d'AMA dit qu' « *Il n'y a pas de recensement officiel. On dispose de certains chiffres, comme ceux des centres d'hébergement par exemple, où il est facile de compter hommes, femmes et enfants qui passent la nuit. Et puis, certaines actions menées par des associations comme La Strada permettent d'évaluer le nombre de personnes sans-abri dans les rues. Mais cela reste des évaluations* ».

Comment devient-on sans-abri? Y a-t-il un schéma type du sans-abri? Au vu de ce qui précède on pourrait dire qu'il n'y a pas de schéma type de sans-abrisme et que c'est plutôt la résultante d'une somme de situations qui les unes s'entremêlent aux autres conduisent à une précarité; notamment une dégradation de la situation socio-économique et même sociale d'une personne. On pourrait également dire qu'il y a des prédispositions qui mènent au sans-abrisme.

Une fois ces précisions faites nous pouvons nous appesantir sur la question qui requiert toute notre attention : celle de la féminisation du sans-abrisme. On aurait tendance à croire que de nos jours il y a de plus en plus de femmes sans-abri, il faut dire que ce n'est pas le cas c'est ce qui ressort des différents discours médiatiques mais ce qui est sûr c'est que selon Julie Gillet, le phénomène de sans-abrisme qui a pris de l'ampleur, et non le pourcentage de femmes parmi la population de sans-abri (une proportion estimée entre 10 et 30 % et qui tend quant à elle à rester stable). Notons qu'entre 2008 et 2016, le nombre de personnes comptabilisées par la Strada lors des dénombrements à Bruxelles a pratiquement doublé. Ainsi, dans la nuit du 6 mars 2017, 4 049 personnes ont été dénombrées, dont 48 % de sans-abri, 21 % sans logement et 31 % en logement inadéquat. En Belgique, si l'on se base sur le nombre d'adresses de référence compilées par le SPP intégration sociale en 2015, on estime la population de sans-abri à 17 000. On constate donc que, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, on observe une augmentation sans cesse de la croissance du nombre de personnes sans-abris en Belgique. Selon une étude menée par Julie Gillet, on observe que la proportion de femmes sans-abri est faible par rapport à celle des hommes; mais force est de constater que la précarité, la pauvreté et le mal-logement impactent également, voire plus durement les femmes que les hommes. Le sans-abrisme des femmes serait socialement peu acceptable

que celui des hommes car elles renverraient l'image d'une société irresponsable, injuste, bref un reflet miroir sur des anomalies que nous n'assumons pas. Ceci trouve son explication dans ce que la sociologue Marjorie Lelubre assimile aux représentations sociales qui associent la femme aux notions de fragilité physique et émotionnelle ce qui amène une volonté de protection différenciée de la part des acteurs sociaux, qui vont trouver plus vite des solutions à long terme pour les femmes, surtout si celles-ci sont accompagnées d'enfants : est-ce toujours le cas? Par ailleurs, il y aurait également un autre fondement à cette « invisibilisation » des femmes sans-abri ceci s'explique par le fait qu'elles se cachent ou se masculinisent pour se protéger d'un environnement perçu comme hostile, dangereux, violent. On voit donc ici la notion d'espace qui est bien Claire il y a un espace celui de la rue qui est considéré comme un espace exclusivement masculin et les femmes qui pourraient s'y aventurer pourraient être vulnérables et s'exposer à des dangers permanent d'où le fait de traiter le cas des femmes sans abris prioritairement à celui des hommes : C'est donc une perception genrée de l'espace.

Au vu de ce qui précède on pourrait se poser la question de savoir s'il existe une féminisation du sans-abrisme à Bruxelles. Selon la sociologue Marjorie Lelubre, on partirait des statistiques des opérateurs bruxellois, plus précisément l'asile de nuit Pierre d'Angle, le Samu social et les statistiques centralisées par La Strada. En se référant aux chiffres du Samu social par exemple, il y a bel et bien eu une augmentation du nombre de femmes : elles sont passées entre 2002 et 2011, de 337 à 1092. Les dénombrements de la Strada (Centre d'appui au secteur bruxellois de l'aide aux sans-abri) indiquent une augmentation de quatre femmes entre 2010 et 2014 (Legrand, 2018). Il en résulte que les femmes sont donc majoritaires en matière de précarité du logement, étant donné leur situation de monoparentalité (plus de 2/3 des familles monoparentales sont des femmes); Les discriminations croisées (sexistes, racistes, situation sociale, familiale, etc.) qui les fragilisent également (Jassogne, 2017).

Selon Suzannah Young, le thème du genre apparaît encore rarement comme sujet de recherche dans le domaine du sans-abrisme et serait négligé en tant qu'élément pouvant éclairer les expériences des personnes sans-abris. Pourtant, les réalités des personnes sans-abris et exclues du logement peuvent être différentes selon le genre et nécessite des efforts en vue de mettre fin au sans-abrisme. Ainsi on pourrait atteindre de meilleurs résultats en prenant en compte l'aspect du genre (FEANTSA, 2010). Il y aurait donc une corrélation entre le genre et le sans-abrisme et ce lien peut concerner différents faits de vie:

- Des causes du sans-abrisme qui touchent de manière disproportionnée les personnes d'un certain sexe,
- Des besoins et exigences disparates en matière de logement des services destinés aux personnes sans-abri pour différents sexes,
- Les différentes réponses à la situation du sans-abrisme selon le genre de la personne,
- Et une différence de traitement des prestataires de services selon le genre de l'utilisateur.

Elle fait également une distinction entre le sexe biologique et le genre qui est utile si l'on veut considérer les expériences des personnes sans-abri: certaines situations sont liées aux caractéristiques physiques – différents besoins en matière de services de santé – et d'autres à la manière dont les interactions peuvent différer selon le genre de la personne en question (FEANTSA, 2010).

Chityil, fait un état des lieux du sans-abrisme en Europe en partant du principe fondamental consacré par l'Union Européenne à savoir : L'égalité entre les femmes et les hommes. Selon elle, des situations d'inégalités

persistent de plus en plus entre les femmes et les hommes pourtant le rôle des différentes politiques publiques d'égalité est justement d'éliminer ces inégalités. De plus, l'Union Européenne dispose à cet effet de plusieurs instruments d'intégration de l'approche genre dans la société notamment la législation; la promotion de l'approche duale d'intégration de l'égalité des sexes et enfin des actions spécifiques; de la sensibilisation et des programmes de financements. Il résulte de ce qui précède qu'il est important de considérer les différentes expériences de sans-abrisme dans le contexte particulier de l'aide sociale. Dans cet article, Bear Chityil fait donc le constat selon lequel les situations de sans-abrisme, de pauvreté et d'inégalités entre femmes et hommes sont normalement prises en compte par les législations européennes qui tentent d'y remédier mais sans réel impact.

Une autre auteure, Martins qui a travaillé sur les femmes sans abri dans la ville de Lisbonne, part de cette réalité sociale qu'est le sans-abrisme des femmes pour comprendre les causes sociales qui poussent les femmes à se retrouver sans domicile. Selon elle, c'est « *un ensemble de phénomènes qui sont produits et reproduits au sein d'un certain groupe sociétal* ». On revient donc au postulat de départ à savoir que la féminisation du sans-abrisme est une réalité sociale en Europe qu'il ne faut pas nier. Martins dans ses travaux propose de comprendre les raisons ou les causes sociales qui conduisent à la situation des femmes sans domicile à Lisbonne et, en même temps, de dresser le profil de ces femmes sans-abris. Dans son étude, elle note que les femmes sont plus impactées par les causes liées à l'exclusion et à la pauvreté qui résulte de leur formation et aussi de leur éducation. Pour elle, c'est la cause de la précarité de ce groupe social. Elle conclut en montrant qu'aborder le sans-abrisme sous le prisme du genre permet de voir que les différentes situations de sans-abrisme observées au sein de ce groupe sociétal dépendent fortement de leurs sexes.

Dans l'article intitulé *Les femmes et le sans-abrisme en Allemagne*, Uta Enders-Dragässer s'aligne également sur le postulat de la prise en compte du genre dans le sans-abrisme. Selon cette autrice, il faudrait prendre en compte la spécificité des besoins des femmes qui sont marginalisées dans le système de protection social allemande. Pour elle le changement sera toujours difficile à induire tant que dans les débats on ignorera toujours cette différence de sexes. On peut selon elle anticiper ce phénomène de féminisation du sans-abrisme en repérant à travers les services spécialisés les femmes qui seraient en situation de précarité et ne pas laisser dégénérer cette situation jusqu'au sans-abrisme. Elle conclut en disant que : « *Les problèmes multi-dimensionnels des femmes font partie intégrante des événements et des crises liés au genre qui tendent à être considérés comme «normaux» par une grande partie de la population. Le sans-abrisme survient quand toutes les ressources s'effondrent (...) Des coopérations efficaces entre tous les différents systèmes d'accompagnement sont nécessaires afin de lutter contre l'exclusion de certains groupes à risque spécifiques, comme les jeunes femmes, les mères et leurs enfants, (...) il est nécessaire d'intégrer la dimension de genre dans tous les domaines du travail social pour les femmes comme pour les hommes qui sont sans domicile ou risquent de le devenir* ».

Pour revenir sur l'invisibilité des femmes sans-abris, l'autrice Marie-Claire Vanneville dans son article *Femmes en errance, femmes en souffrance, au-delà des apparences : L'association «Femmes SDF » à leurs côtés*, parle de l'invisibilité des femmes sans-abris. On retient des entretiens qu'elle a eu avec les femmes sans-abris que son association aidait, que ces femmes choisissent «l'invisibilité » comme stratégie de défense afin de vivre paisiblement dans la rue et ainsi échapper aux situations de violences. La démarche de cette association est de

valoriser la féminité de ces femmes, le but étant que celles-ci ne se cachent plus derrière une apparence masculine, mais qu'elles réapprennent à aimer cette spécificité qui fait d'elles des femmes. L'autrice conclut en affirmant qu' *Aujourd'hui, l'existence de ces femmes est acceptée. Mais cette réalité dérange toujours. Car elle interpelle chacun au plus intime de lui-même. Leurs différences et difficultés à vivre en tant que femmes demeurent difficiles à faire reconnaître* ».

Dans l'article *Les femmes sans domicile en Hongrie*, Katalin Szoboszlai a pour ambition de comprendre les enjeux du sans-abrisme en général et les situations qui y conduisent les femmes. Selon elle, dans son pays, il y a un manque criard d'éléments d'information sur le sans-abrisme féminin. Et les seules études qui existent se bornent sur les causes du sans-abrisme et sur les fonctions des services disponibles. On peut observer que dans cette analyse l'autrice nous démontre à travers les portraits d'actrices que le sans-abrisme résulte des crises vécues aussi bien au sein de la famille, la société... Ceci vient conforter le postulat selon lequel ce parcours vers le sans-abrisme est fortement lié au genre.

Nicolas Bernard nous montre dans son article *Mal-logement et genre en Belgique* que le problème du mal-logement est, ici, profondément sexuée, et se décline majoritairement au féminin. Selon lui, les femmes seraient davantage exposées à la pauvreté matérielle par rapport aux hommes. Selon l'auteur, les femmes subissent plus fortement la pauvreté par rapport aux hommes de plus, elles font face à des conditions de logement particulièrement pénibles. C'est dire que *la situation de vie des femmes en Wallonie est souvent définie par le genre, et souvent liée au manque d'autonomie et aux conditions de vie revues à la baisse. Les considérations liées au genre ont manifestement leur place dans les débats sur la qualité des services et sur le droit au logement* (FEANTSA, 2010).

Dans l'article *Les trajectoires des femmes sans domicile à travers le prisme du genre : entre vulnérabilité et protection*, les autrices Marie Loison-Leruste, Gwenaëlle Perrier font le constat selon lequel les femmes sont généralement le sexe le moins représenté dans le sans-abrisme et de ce fait il n'y a pas beaucoup d'études sur le sans-abrisme féminin. A travers une étude à la fois quantitative et qualitative, elles parviennent à la conclusion selon laquelle : « *Les femmes sans domicile sont exposées à des formes spécifiques de violences, structurantes dans leurs trajectoires de vie, mais bénéficient également de formes de protection particulières via une prise en charge institutionnelle différente de celle des hommes. Ces violences et ces formes de protection sont fondées sur le genre, qui constitue donc à la fois un facteur de vulnérabilité et de protection pour les femmes sans domicile* ».

La prise en compte du genre dans le traitement du sans-abrisme serait-elle une meilleure approche? Aura-t-elle plus de résultats?

Sans-abrisme et covid19

Selon le rapport de l'AMA sur l'état des lieux du secteur sans-abris à Bruxelles, le gouvernement a mis sur pied un certain nombre de mesures visant à prendre à charge les personnes sans-abris pendant la période de confinement car celles-ci représentent une tranche de la population assez vulnérable. N'ayant pas de domicile fixe, elles dorment le plus souvent dans la rue, dans les hébergements d'urgence, ou dans les hébergements temporaires. Cette population se révèle donc être un grand risque sur le plan médical. C'est d'ailleurs ce qui ressort

d'une étude menée par le CHU de Saint Pierre à Bruxelles, en effet, l'étude fait le constat selon lequel le taux d'hospitalisation des personnes sans-abris est trois fois plus élevé que celui de la population générale; elles courent donc plus de risques que le reste de la population car elles ont plus de chances de tomber malade. Ceci n'est pas très surprenant car les sans-abris sont plus fortement exposés à la promiscuité, et donc à la contamination au virus. Comme on a pu le relever dans certaines études, les personnes sans-abris sont plus exposées généralement aux maladies contagieuses, aux épidémies et ne sauraient échapper à celle-ci. Ces personnes nécessitent dès lors un traitement particulier notamment en matière de logement et d'autres services de première nécessité.

On a également pu constater que la crise sanitaire a mis en lumière une certaine inertie des pouvoirs publics dans la prise en charge habituelle de cette population. En effet, même s'il paraît assez bizarre de le dire, le confinement a quand même eu un effet paradoxal dans une certaine mesure, en permettant que les gouvernements prennent des mesures afin de confiner tout le monde y compris les personnes sans-abris. Pour d'autres il fallait faire avec ce qui était disponible notamment les salles communales, les gymnases ou on y concentrait un certain nombre de personnes. Cette concentration des espaces a fait jaillir d'énormes tensions entre les travailleurs sociaux et les personnes sans-abris, chacun étant dans un cas comme dans un autre sous tension due au contexte (alter echos, 2020).

1.2.3. Familles monoparentales

Il peut paraître tout à fait normal de nos jours qu'il y ait une pléthore de configurations familiales. Pourtant plusieurs de ces configurations sont inédites dans l'histoire de l'humanité. (Dupont, 2007) explique que le paysage familial d'aujourd'hui est très fortement différent de ce qu'il était il y a un siècle : *« cela ne signifie pas pour autant, ajoute-t-il qu'il n'existait pas déjà une pluralité de situations familiales. En revanche, une seule configuration était légitime : celle de la famille nucléaire unie par le mariage. La famille d'alors était en effet avant tout un système de représentations et de convenances sociales. Ce système pouvait tolérer quelques écarts, mais à la condition qu'ils n'affectent pas les apparences (par exemple : enfant reconnu par le mari de sa mère mais conçu par un autre homme, adultère discret ou encore fréquentation des maisons closes) »*. Or ce système de représentations, les entités qui ne correspondaient pas à ses canons n'étaient pas considérées comme des familles : *« les adultes qui s'unissaient sans se marier étaient vus comme des « dépravés », les mères célibataires comme des « filles-mères » et leurs enfants comme des enfants « naturels » ou « bâtards »* (Dupont, 2017). Aujourd'hui, cette représentation de la famille a perdu son unilatéralité, et d'autres formes nombreuses d'unions et de familles ont été légalisées et même légitimées : les couples de parents non mariés, les familles monoparentales, les familles recomposées et plus récemment les familles homoparentales...

S'agissant des familles monoparentales, c'est dans les années 1970 que les féministes l'imposent dans le débat public en France et en Occident en général, avec au passage le développement de toutes les polémiques idéologiques de la nature suivante : *« un enfant peut-il se développer normalement sans bénéficier de deux parents de sexe différent ? Un seul parent peut-il élever seul des enfants ? etc. »* (Dupont, 2017).

L'appellation « famille monoparentale » a beaucoup évolué depuis lors. À l'origine, elle servait à désigner une situation dans laquelle la mère vivait seule avec ses enfants, à la suite de la mort de son conjoint, ou de non-reconnaissance d'un enfant né hors mariage, on parlait alors d'après Dupont (2007) de « filles-mères ») ou à un divorce (peu fréquent en cette période). La reconnaissance de cette catégorie entraînait logiquement la légitimation de la position de « chef de famille », et en même temps la confusion avec la dénonciation du patriarcat. Mais la catégorie « famille monoparentale », malgré la disparité qu'elle recouvrait, souligne une fois de plus Dupont (2007), elle « a eu le mérite de rendre visible des situations de grande précarité sociale, le plus souvent vécues par des femmes ».

Aujourd'hui, on ne peut réfuter le fait que le terme famille monoparentale recouvre des réalités très différentes. Chardon et al., (2015) nous expliquent que dans les années 1960, les familles monoparentales étaient le résultat d'un événement fortuit : décès du conjoint, divorce. Le phénomène des « mères célibataires volontaires » ne représentait que 15% des cas. Mais l'idée est ici non pas de faire une étude détaillée sur l'évolution du phénomène de la famille monoparentale, mais de montrer qu'elle est dans une dynamique permanente. Dans cet élan, l'impact de la crise sanitaire est donc, sans nul doute, significatif. En effet, l'expression « famille monoparentale » a ainsi pour défaut d'exclure, a priori, l'autre parent. Il faut aussi noter que la monoparentalité est souvent une situation temporaire et transitoire ; elle correspond par exemple fréquemment au passage - qui peut durer plusieurs années – entre une famille « traditionnelle » et une famille recomposée. Aujourd'hui, environ une femme sur trois se trouverait au moins une fois dans sa vie en situation d'élever seule son(ses) enfant(s) (Déchaux, 2000). On peut donc avancer sans risque de se tromper que la crise sanitaire a des impacts sur les dynamiques propres aux familles monoparentales comme le caractère transitoire de la famille par exemple et que finalement, il est plus juste dans ces cas de parler non plus tant de famille, mais de parents (papa ou mamans solos).

Enfin, si dans la plupart des pays développés la part des ménages monoparentaux tend à augmenter, et que par ailleurs la situation de ces ménages est de plus en plus compliquée du fait de la crise, on comprend qu'une attention particulière doit être accordée à cette catégorie sociale, particulièrement exposée aux inégalités sociales.

Familles monoparentales et Covid-19

Les difficultés des familles monoparentales sont éprouvées par la crise du Corona, car il ne faut pas oublier qu'elle ne fait qu'exacerber une situation socioéconomique qui préexistait avant l'avènement du Covid-19. Un constat important mérite d'être posé d'emblée : isolement et précarisation font mauvais ménage, « surtout lorsqu'on est une maman seule » précise le journal le ligueur qui a travaillé à produire un article sur la situation des mamans seules pendant la crise du Covid-19 en collaboration avec l'IDD, Institut du Développement Durable (Le Ligueur, 2020).

La monoparentalité est donc un élément de précarisation, avec des statistiques révélatrices de l'ampleur de la question : En fédération Wallonie Bruxelles en effet, pour des données collectées par l'IDD en 2017, les familles monoparentales constituent environ 28% des familles avec enfant. Dans 5 cas sur 6 il s'agit d'une femme (Le Ligueur, 2020. Warnears, 2020). Aussi, 41,9% de ces mamans gagnent moins de 100 € par jour, contrairement

aux mamans en couples chez lesquelles ce pourcentage est de 32,8%. 14% de ces mamans dépendent du CPAS contrairement aux papas solos qui eux n'en sont qu'à 4%. Enfin, le taux de chômage chez les mamans solos est de 23,8% alors qu'il est de 10,2% chez les mamans en couple.

Même s'il est difficile pour l'instant d'établir un lien de causalité entre la monoparentalité et la précarité, on est en présence de plusieurs évidences qui sont que les mamans solos sont plus vulnérables que les papas d'une part, mais aussi plus que toutes les mamans en couple d'autre part. Par exemple, le magazine Axelle a pendant le confinement d'avril 2020 recueilli le témoignage de plusieurs femmes élevant seules leurs enfants. Si on peut s'étonner de cette source : un magazine, il ne faut pas oublier que des sources de cette nature ont été très proactives dans la mise en exergue des difficultés liées à la crise en général, mais spécifiquement pour le magazine Axelle ou encore Le Ligueur, sur les mamans solos. L'intensité des témoignages est elle aussi révélatrice de la vulnérabilité, de l'angoisse de ces femmes pendant les moments où elles vivaient leurs désarrois, leur « épuisement silencieux », loin de tous les radars des politiques et initiatives diverses.

Les difficultés des femmes solos se déclinent en plusieurs facteurs : (Un taux de chômage plus important chez les femmes solos; Un traitement salarial moins important et des conditions de rémunération moins avantageuses ; Des inégalités plus grandes entre familles monoparentales/mamans solo et familles/mamans en couple. La monoparentalité a en effet amoindri sensiblement la flexibilité, la disponibilité, et donc subi plus de pression sur l'emploi). La situation de précarité qui est décrite ici par la ligue des familles dans sa revue Les ligueurs remonte en 2017, et donc ne prend pas en compte l'isolement composé par la crise du Covid-19 et les confinements qu'elle impose. En effet, quelques facteurs d'allègement de cette précarité sont rendus inopérants par la crise et le confinement. Il s'agit entre autres facteurs de :

- La capacité pour les parents seuls de se créer et d'entretenir un réseau familial ou amical autour d'eux, de manière à pouvoir pallier certains imprévus ou situations difficiles. Or, précisément, la crise et le confinement avec ce qu'ils imposent en termes de distanciation sociale vient fragiliser ces réseaux et par ricochet la situation des parents solos. Cette situation est bien illustrée par cet extrait de témoignage d'une maman solo sur le site du ligueur pendant le confinement d'avril 2020 : *« Au moment d'un potentiel déconfinement, nos autorités auront-elles à l'esprit et à cœur de formuler l'une ou l'autre mesure particulière pour tous ces confinés dignes de moins d'intérêt ? En cette période où des médecins risquent leur vie pour la nôtre, est-il d'ailleurs de bon ton d'oser poser la question ? Comment fait-on pour démontrer un épuisement parental, sans doute plus intense, sans être targués d'égocentriques arrogants ? Existe-t-il un statut « monoparental » qui osera et pourra faire valoir le fait qu'isolement + charge parentale temps plein + charge professionnelle... en confinement = bombe à retardement psychique et physique pour le parent et l'enfant ».*

- La diversité d'activités qui donne du répit aux parents. En plein confinement en effet, les mamans qui travaillent en télétravail cumulent dans le même espace et dans le même temps les rôles de mamans, de travailleuse, de professeur, de garderie...

- Une exposition plus grande au stress, à la culpabilité...

1.2.4. Femmes des familles migrantes

Les femmes en général ont vécu le confinement d'une certaine manière. Coum (2020) s'est particulièrement intéressée à cette situation, en dressant un bref état des lieux de la situation et des enjeux de « *faire famille* » pendant la période de crise. Il ressort de son ouvrage que le confinement a été une période très exigeante pour les parents, et que l'entraide entre parents était bien plus qu'une nécessité face à ce repli des familles sur elles-mêmes. Les parents doivent donc organiser et gérer les espaces afin que cette période soit vivable pour toute la famille. Elle affirme d'ailleurs que : « *la structuration de l'espace domestique va représenter un enjeu majeur dans l'organisation de la vie familiale au quotidien de sorte que, malgré tout, l'alternance d'allers et de retours, de présence et d'absence, de proximité et d'éloignement soient rendus possibles* ». La période du confinement a ainsi remis sur la table le débat sur la question des inégalités entre les sexes dans le monde en général et en Europe encore plus. Il faut noter que depuis plus de deux décennies on n'a pas réussi à combler les inégalités professionnelles qui persistent entre les sexes, on constate aussi que les tâches domestiques et familiales sont dans la majorité des cas toujours exercées par les femmes. À ces inégalités au sein du couple on peut ajouter d'autres discriminations (sociales, territoriales, et même ethniques) qui continuent à fragiliser le statut de la femme dans la société (Le monde d'aujourd'hui, 2020). La crise sanitaire a donc été révélatrice de ses inégalités et ses discriminations, une étude menée récemment fait le constat selon lequel : la mortalité due au Covid-19 a été plus fatale dans les municipalités pauvres, ce qui est dû généralement au mal logement que subissent certaine couche de la population dans ces zones territoriales notamment les familles migrantes (Brandily et al. 2020).

En plus de révéler les inégalités entre les sexes, le confinement a également révélé des situations de violences intrafamiliales, mais aussi l'augmentation de la charge de travail auxquels font face les femmes. Les inégalités au sein des familles se sont fait ressentir à deux niveaux : professionnel et familial. Le télétravail étant la règle pendant le confinement, il a fallu s'adapter à cette situation pour certaines et pour d'autre le confinement n'était pas une option car la majorité des femmes n'occupent pas un poste ou le télétravail est possible généralement le *care* c'était le cas en France et en Belgique (Découdre et Périvier, 2020) : *au total, 38 % des femmes ayant un emploi occupent un poste pour lequel le télétravail est possible contre 28 % des hommes.*

Cette période a été fort exigeante pour les familles et encore plus pour les femmes, car en plus du travail rémunérée il y a celui non rémunéré, pourtant tout autant prenant : devoirs scolaires des enfants mais aussi le travail domestique qui augmente considérablement leur charge de travail (Lambert *et al.* 2020). Il faut dire que le confinement a été une épreuve assez exigeante chez les femmes qui ont vu leur charge de travail augmenter de façon exponentielle.

En effet, Champagne *et al.*, (2005) expliquent que les rôles domestiques et familiaux sont inégalement répartis au sein de la famille, du couple dans les sociétés dites contemporaines avec cependant la tendance qui s'inverse progressivement (Altintas et Sullivan, 2017). Ils expliquent que les femmes ont délaissé peu à peu les rôles qui leur étaient dédiés naturellement au détriment des hommes. Mais nous serons curieux de savoir si cette tendance s'est consolidée pendant le COVID-19 ou pas et pourquoi? Même si l'on a remarqué que « *la période de confinement a impliqué une augmentation du temps passé à la maison, et par conséquent plus de tâches*

domestiques, auxquelles se sont ajoutés le suivi du travail scolaire et la garde des enfants, qui n'étaient plus pris en charge par le système scolaire ou les modes de garde. Selon la configuration familiale et le type d'emploi occupé par les deux conjoints, cela a pu renforcer l'inégal partage des tâches (...) » (Le monde d'aujourd'hui, 2020).

Oxfam a réalisé un travail sur les inégalités au sein des familles de migrants en temps de confinement. La spécificité est qu'elles vivent généralement dans de petits espaces. On note que le confinement a fort accentué les inégalités dans ces familles de migrants dans le sens où la situation du confinement est un gros risque pour la santé des femmes de ces familles migrantes : elles consacrent plus de 3 h de travail domestique par jour, en plus du travail professionnel (souvent il s'agit d'un travail physique dans le secteur du care).

1.3. Méthodologie de l'étude

Les études du genre sont à la croisée des chemins entre la sociologie, l'anthropologie, les études du développement, l'économie sociale, ou encore la démographie. Elle emprunte donc tant son objet que sa méthode à toutes ces disciplines. Mais elles trouvent leurs spécificités dans le point de vue, dans la posture de la chercheuse qui dans tout l'arsenal théorico-méthodologique doit pouvoir mobiliser ce qui se rapporte au genre. Souvent les théories et approches féministes répondent aussi à cette exigence. L'approche genre, le regard féministe structurent donc tout le volet méthodologique de cette étude.

En cette période de COVID, le contexte de l'étude est lui-même le principal obstacle à l'étude.

1.3.1. Une étude hypothético-inductive

Si on peut supposer que le confinement va agir de manière négative sur des personnes qui sont en situation de vulnérabilité (de la marge), il est d'emblée difficile de poser des hypothèses solides. J'énonce donc simplement dans un premier temps la problématique telle qu'elle se pose, en laissant le soin au terrain (récits et portraits des actrices) d'apporter des axes de réflexion.

1.3.2. Le défi de l'échantillonnage

Pour la réalisation de l'étude, j'ai choisi de travailler avec les femmes, après avoir expliqué dans la présentation des concepts les raisons qui justifient ce choix. Mais précisément, trois catégories de femmes ont présenté un profil plus vulnérable encore que la catégorie « femme ». Il s'agit des femmes migrantes, des mères monoparentales (élevant seules leurs enfants) et des femmes sans abris. Il me semble au regard de la littérature que ces trois catégories sont les plus exposées à la problématique de la concentration des espaces.

J'ai construit un échantillon raisonné, en privilégiant la profondeur de quelques entretiens au survol de dizaines d'actrices. Ainsi, les femmes de chaque catégorie, choisies aléatoirement auprès de la population Bruxelloise en postant une annonce sur les réseaux sociaux (groupes thématiques Facebook). J'ai aussi évité de retenir des profils qui se ressemblent. La sélection des types de profils n'a donc pas été faite au préalable, et la composition de l'échantillon est totalement aléatoire.

1.3.3. La collecte des données par le moyen de la conversation téléphonique et sur le terrain

Les modes de collecte de données que j'ai utilisé sont : la conversation téléphonique et l'enquête de terrain. Les restrictions liées au confinement en cette période de crise sanitaire, n'a pas permis que des entretiens en présentiel soient possibles. Dans cette hypothèse, les méthodes qui nécessitent une présence physique ont été abandonnées (focus groupe, ateliers de travail, animation...). La contrainte de devoir faire les entretiens en ligne s'est vite imposée cependant. Alors, au lieu d'acculer les participantes avec un questionnaire, j'ai envisagé de laisser libre cours à la discussion, à la conversation où chacune fait part de son expérience du confinement sans limitation de sujet de discussion, sans limitation de temps, de manière à faire émerger les difficultés des actrices, et pas de les aiguiller dans des réflexions par un questionnaire qui cloisonne en retour leur réponses et l'émergence de la vérité.

Cette approche déjà expérimentée dans plusieurs études, notamment Nkounawa (2019), peut cependant présenter une faiblesse quant au cadrage de l'entretien. Pour cette étude, je pourrais affirmer qu'au contraire, j'ai senti les participantes libres d'exprimer leurs ressentis par rapport au confinement et à la concentration de leurs espaces. Nous verrons au moment des interprétations des données de quelles manières la richesse de celles-ci est révélatrice des situations de marginalisation, des difficultés et opportunités.

Quant aux femmes sans-abris, il aurait été impossible de leur parler sans se rendre dans leurs lieux de vie. Je suis donc allé à la rencontre de 5 femmes dans les gare ferroviaires de Bruxelles (gare du Nord, gare Centrale, gare du Midi). Nous avons échangé à chaque fois, à la manière d'une simple conversation, sans questionnaire, sans prise de note, sans enregistrement. L'idée était simplement de parler de leur expérience de la crise sanitaire, et de comment jongler entre les injonctions paradoxales dans lesquelles elles se sont retrouvées : se confiner, mais ne peuvent pas rester toute la journée dans les centres d'accueil.

2. CHAPITRE DEUX : PORTRAITS D'ACTRICES

Dans le cadre de ma recherche j'ai réalisé 16 entretiens avec des femmes réparties de la manière suivante :

- Cinq femmes de familles monoparentales (mamans solos) ;
- Six femmes de familles migrantes (femmes vivant en couple ou maritalement et ayant des enfants) ;
- Cinq femmes sans-abri.

Les entretiens sont présentés sous la forme de portraits littéraires. Cette approche de la retranscription de mes entretiens a été inspirée par les travaux de Mazzochetti et Nyatanyi⁴ (2016) autant sur la forme que sur le fond (méthode). La particularité de retranscrire les entretiens sous forme de portraits littéraires permet de rendre vivante les expériences de ces femmes, de plonger de manière rythmée dans leur quotidien pendant le confinement de comprendre et de se faire une idée claire de leur vécu pendant cette période particulière, étant entendu que cette retranscription traduit réellement ce qui émane de nos conversations, et les que les portraits traduisent la réalité de ces expériences de femmes. Rien n'a été enlevé ni ajouté, car ce sont des situations de vie réelles qui sont exposées ici. L'objectif pour moi n'est pas de dramatiser pour tomber dans une sorte de misérabilisme. Rien n'a été enjolivé non plus. C'est une posture de chercheuse assumée de pouvoir mettre en évidence le contenu de nos conversations «entre femmes ». Pour que ces portraits soient assez vivants mais également pour éviter de trop les interpréter, j'ai essayé de faire parler ces portraits un maximum en citant les phrases qui m'ont paru percutantes et répétitives dans leurs discours.

Je présenterai donc ces seize récits de femmes aux origines et parcours de vie riches, divers et variés mais qui retracent les difficultés et les défis auxquels elles ont dû faire face en tant que femmes souvent aux croisements des discriminations et de rapports sociaux de domination de genre, de classe sociale, d'origines, de race... pendant cette période de crise. La présentation se fera donc de façon succincte afin d'avoir un aperçu des différents profils de femmes qui constituent mon échantillon.

Bien entendu, les actrices de ces portraits sont anonymisées, les prénoms utilisés sont des prénoms d'emprunts, il est important et éthique pour moi de garantir cet anonymat des actrices qui font l'objet de ma recherche.

2.1. Le profil des mamans solos

2.1.1. Céline

« Une fois que j'ai démissionnée, le confinement est devenu génial ».

Céline est une femme de 38 ans, elle habite Bruxelles et travaille en tant que responsable de boulangerie. Elle est mère de cinq enfants dont trois garçons et deux filles (trois ados et deux petits: 19, 16, 15, 8 et 6 ans).

⁴ *Plurielles: femmes de la diaspora africaine* est un ouvrage paru aux éditions Karthala en 2016 et coécrit par trois femmes : Jacinthe Mazzochetti est professeur à l'Université catholique de Louvain, anthropologue et membre du Laboratoire de recherche en anthropologie prospective (LAAP), Marie-Pierre Nyatanyi Biyiha est experte et responsable de l'asbl Djaili Mbock qui est engagée dans la lutte pour les droits de la femme migrante, et de Véronique Vercheval photojournaliste. Cet ouvrage qui mêle portraits littéraires et portraits photographiques, retrace les trajectoires de vingt femmes d'origine africaine établies en Belgique. Celles-ci témoignent des difficultés partagées, mais surtout de leurs parcours de réussite et de reconnaissance sociale. Brillantes et engagées dans les milieux culturel, politique et associatif, elles apportent un autre regard sur les questions migratoires et la situation des femmes en particulier..

Pendant le confinement et en période normale elle a la garde des plus grands, et pour les plus petits elle partage la garde avec le papa, elle les a une semaine sur deux y compris en période confinement et en temps normal.

Elle a vécu le confinement en deux moments complètement différents : un moment de confinement où elle travaillait à l'extérieur et un second moment où elle a démissionné et a réellement été confinée. Elle vit dans un petit appartement de 3 chambres avec ses enfants qui sont réparties de la manière suivante: les filles ont une chambre, les garçons une autre et elle la sienne.

Un début de confinement sous pression...

Avant et pendant les premières semaines du confinement elle travaillait en tant que responsable d'une boulangerie. Elle a par la suite démissionné car ça devenait difficile pour elle de travailler à plein temps avec cinq enfants seuls à la maison. Surtout qu'à son travail, son responsable ne prenait pas en compte cette modalité contraignante pour elle:

« mon responsable ne prenait pas en compte ma situation de maman solo avec des enfants confinés seuls à la maison » , « il y avait déjà des tensions entre nous avant le confinement ».

Le début du confinement a été très difficile psychologiquement pour elle car elle travaillait avec inquiétude ce qui se passait chez elle, et devait appeler plusieurs fois dans la journée pour se rassurer que les plus grands veillent sur les plus petits, et si tout se passait bien en son absence :

« Je devais passer des coups de fils tout le temps pour voir comment ça se passait à la maison; j'étais très inquiète au boulot, c'était un stress permanent au boulot ».

Elle pense que son responsable aurait pu aménager ses horaires du moins pendant la semaine où elle avait la garde des plus petits. Si cette alternative avait été envisagée, son confinement aurait été un peu plus gérable.

En plus du travail et des tâches domestiques, il fallait rajouter les cours et devoirs avec les plus petits après le boulot :

« Si je continuais tout ça en travaillant comme je le faisais à temps plein, je ne m'en serais pas du tout sortie. Je n'arrivais plus à suivre le rythme entre mon boulot, les tâches domestiques et les devoirs des enfants, il y a eu des fois où je n'ai pas pu faire la leçon et les devoirs aux petits, on ne remettait pas les devoirs à temps ou pas du tout ».

Cette situation a beaucoup inquiété ses parents qui se demandaient comment allait-elle faire pour gérer tout cela. Elle a dû prendre une décision cruciale en démissionnant de son travail, c'était la seule solution, il faut dire qu'elle y pensait déjà :

« Une fois que j'ai démissionné le confinement est devenu génial ».

Un confinement plus apaisant par la suite...

Céline vit dans un petit appartement avec ses cinq enfants. Le confinement les a amenés à réorganiser la gestion de l'espace pour que tous puissent vivre cette période sans tension. Elle a réorganisé l'espace de telle sorte que chacun puisse trouver un petit espace à soi pendant cette période. C'est cette réorganisation qui a facilité la cohabitation pendant le confinement. La maison possède trois chambres dont une pour la maman, une pour les

garçons et une pour les filles. Pour que chacun puisse avoir son espace, elle a organisé l'espace de telle sorte que pendant la journée les chambres sont réservées aux plus grands afin qu'ils puissent suivre leurs cours en ligne, et travailler et pendant ce temps elle a aménagé un petit coin jeu et étude pour les plus jeunes dans le salon. Une fois après avoir démissionné son confinement s'est mieux passé entre elle et les enfants et entre les enfants entre eux. Certes il y avait quelques petites tensions dues au fait que sa grande fille aime bien avoir son espace à elle et ne pas être dérangée tout le temps par ses petits frères qui tentent d'entrer dans la chambre. Quand il y avait des tensions entre les grand.e.s et les petit.e.s elle intervenait et laissait les plus petits dans sa chambre à elle et laissait finalement la grande tranquille dans la chambre commune. Une fois après démissionnée, le confinement de Céline était plus gérable, elle avait du temps pour ses enfants, pour elle-même, et pour effectuer les tâches domestiques, pour jouer son rôle de maman et pour faire les devoirs et la leçon avec les enfants :

« Les institutrices ont dû se demander ce qui s'était passé, car je rendais les devoirs des enfants à temps ».

Ses enfants ont très vite compris ce que cette période impliquait et ils ont été assez sages.

2.1.2. Liza

« Je veux qu'on diminue ma charge de travail », « être maman solo n'est déjà pas facile en temps normal, encore plus pendant le confinement en étant aide-soignante ».

Liza est une femme de 37 ans, originaire du Kosovo qu'elle a quitté depuis onze ans pour des raisons politiques et personnelles. Elle vit avec son fils de 10 ans et exerce le métier d'aide-soignante à son compte, il faut dire que pendant cette période de crise elle avait des journées qui allaient jusqu'à douze heures de travail. Elle vit dans un appartement assez grand de deux chambres. En ce qui concerne les rapports avec le père de son fils, elle ne s'est pas trop étendue sur le sujet ce que je sais c'est qu'ils ne sont plus ensemble bien avant l'accouchement de l'enfant.

Être maman et aide-soignante en tant de crise...

Son expérience du confinement a été assez particulière : elle a continué à travailler à l'extérieur pendant cette période et à s'occuper de son fils. En tant qu'aide-soignante, elle travaillait avec le stress de la maladie. Elle estime que sa charge de travail a augmenté considérablement du fait de la crise sanitaire, car en tant qu'aide-soignante elle était en première ligne dans la lutte contre cette crise sanitaire. À la maison, elle a pu observer que ses tâches domestiques ont augmenté à cause du fait que les espaces de vie étaient entremêlés et tous les besoins se concentraient dans l'appartement. En plus de cela il fallait aider son fils dans les devoirs scolaires :

« Je ne saurais pas expliquer cette situation, tout d'un coup j'ai remarqué que j'avais plus de tâches ménagères (...) peut-être c'est parce que mon fils et moi on faisait tout à la maison ».

Elle a pu compter sur son fils pour certaines tâches ménagères :

« J'ai toujours mis un point d'honneur à ce que mon fils participe aux tâches ménagères ce n'est pas que l'affaire des femmes, il m'aide mais il est encore petit et je ne peux pas trop lui en demander, c'est moi qui m'occupe de la plus grande partie des tâches domestiques ».

Liza me fait remarquer que cette période a été éprouvante psychologiquement pour elle car elle était coupée de sa famille et de ses ami.e.s. elle me fait également que pendant cette période elle a assisté à la descente aux enfers de ces proches mais se sentait démunie car ne pas agir. Sa famille au Kosovo a été d'un grand soutien pour elle ils se parlaient via les appels vidéos et ça lui faisait un grand bien d'autant plus que son fils ressentait un mal-être qui avait tendance à l'impacter des fois :

« Il restait toute la journée dans sa chambre, si je ne le faisais pas sortir, il ne bougeait pas ».

Liza vit dans un appartement assez grand pour elle et son fils et l'espace pendant le confinement n'a pas vraiment posé des tensions entre eux, mais la difficulté s'est posée autrement. En effet, son fils avait besoin de rester seul voir même de s'isoler dans sa chambre la plupart du temps et ne souhaitait pas être dérangé. Elle n'a pas compris ce mal-être de son fils, elle se sentait démunie, elle essayait quand même que son fils garde un semblant de vie sociale et l'autorise à parler une heure avec ses ami.e.s chaque soir. Le seul moment où elle exigeait de lui de sortir de sa chambre était le moment des devoirs scolaires. Les devoirs scolaires ont également été un sacré défi pour cette maman qui avait parfois du mal à comprendre certaines matières, pourtant c'est elle qui avait la lourde tâche de faire assimiler la leçon à son fils. Vivant dans un grand appartement, elle ressentait la nécessité de garder chacun son espace et de ne pas empiéter sur celui de l'autre. Pour mieux s'en sortir avec tous les rôles qu'elle avait à jouer, elle a jugé nécessaire d'organiser son temps et les relations avec son fils : en semaine elle jouait le rôle d'institutrice et le Week end elle jouait le rôle de maman et d'amie pour son fils. Faire vivre sa cellule familiale pendant cette période a été un défi pour cette maman mais elle a essayé de maintenir un rythme pour garder un équilibre au sein de sa famille :

« Je veux qu'on diminue ma charge de travail ».

Le confinement a donc eu un impact négatif sur sa famille, son fils qui ne voulait que s'isoler et il était difficile de le motiver à suivre le rythme normal. Cette entreprise venait s'ajouter à l'importante charge de travail qu'elle exerce en tant qu'aide-soignante et donc très sollicitée pendant cette période. Elle a dû réorganiser le temps pour chaque activité en négociant avec son fils les temps de travail, pour le dîner et les autres activités.

Liza a quand même pu compter sur son fils dans une certaine mesure, elle lui déléguait un certain nombre de tâches ménagères qu'il fait d'habitude même en dehors du confinement :

« Je l'ai toujours habitué à participer aux tâches domestiques ».

Elle trouve qu'en général elle a quand même bien géré le confinement et s'en est plutôt bien sortie.

2.1.3. Mady

« Cette période m'a poussé à être plus ambitieuse car j'aspire à mieux pour ma fille, je ne voudrais pas qu'elle confirme la théorie de la reproduction sociale⁵ ».

Mady est une femme africaine de 35 ans qui travaille à la fois comme enseignante et employée administrative. Elle cumule les deux afin d'avoir un mi-temps qui lui permet de vivre elle et sa fille, et continue les

⁵ L'idée fondamentale de la Théorie de la Reproduction Sociale est, pour l'exprimer simplement, que le travail humain est au cœur de la création ou de la reproduction de la société dans son ensemble.

études en parallèle. Elle a fait également du nettoyage notamment lors du confinement quand elle a perdu son boulot d'enseignante. sa petite fille à bientôt 19 mois et être confiné avec un enfant de cet âge a été fatigant pour elle. En plus, elles vivent toutes les deux dans un petit appartement d'une chambre. elle n'entretient pas de bon rapports avec le papa de sa fille ce qui a été une difficulté supplémentaire pendant ce confinement car ne pouvant compter que sur elle-même :

« je suis à la fois son papa et sa maman ».

Un confinement vécu sous deux angles...

Premièrement : Elle a vécu le confinement isolé car elle avait contracté la covid-19, donc en plus d'être confinée, elle était malade et vivait seule avec sa fille, elle a fait appel à des ami.e.s pour certaines tâches impossible à faire comme des courses. elle craignait en permanence de contaminer sa fille, on peut imaginer toute la difficulté à mettre en œuvre les mesure de distanciation physiques avec un enfant de 19 mois qui ne comprend pas toujours la situation :

« Je ne sais pas comment j'ai fait pour m'en sortir avec la petite (...) heureusement que j'avais quelques amies qui se sont proposées pour m'aider pour les courses, même s'il faut dire que la plupart avait peur vu mon état de santé ».

Cette première étape du confinement a été très difficile pour elle et au-delà de la difficulté il y avait de l'angoisse, et la difficulté d'assumer tous les rôles du quotidien du fait de la maladie. Elle ne pouvait pas non plus confier sa fille au père car tous les deux ne se parlent plus :

« Il y a certaines choses que je n'ose même plus lui demander (...), c'est comme ça ».

Ses espaces de vie étaient très limités, encore plus limités du fait de son état de santé. Le confinement avec sa fille a donc été une épreuve particulièrement éprouvante psychologiquement et elle a dû réorganiser ses espaces de vie et aménager un coin pour sa fille. Cette organisation n'a pas vraiment marché car sa fille envahissait tout l'appartement avec ses jouets et ne lui laissait aucun répit. Il fallait en dépit de son état de santé continuer à jouer tous les rôles auprès de sa fille. Elle ne pouvait avoir un moment de répit quand cette dernière faisait sa sieste ou dormait tout simplement la nuit :

« Je faisais ce que je pouvais, j'ai conscience que ça n'a pas été facile pour ma fille qui ne comprenait pas cette distance que je mettais entre nous, c'était pour la protéger ».

Une fois guérie de la maladie, Mady a dû recommencer à travailler et à suivre ses cours. Il fallait donc rattraper tout ce retard au niveau de ses cours. Cette deuxième étape du confinement a également été une épreuve marquante pour elle. Elle s'est ainsi retrouvée démunie sans ressources financières, sans ordinateur pour suivre ses cours, elle était en décrochage scolaire, de plus elle n'avait pas de connexion internet ne trouvant de travail dans son domaine elle finit par se résigner à faire du nettoyage pour pouvoir vivre et payer ses factures. Elle a très mal vécu cette situation personnellement, elle a quand même pu faire recours à des ami.e.s pour la soutenir financièrement. elle a vécu cette situation comme une sorte d'injustice :

« Être maman solo pendant le confinement est très épuisant, mentalement, psychologiquement et même financièrement je ne le souhaiterais à personne ».

Sa fille la sollicitait énormément et cela l'a épuisé moralement et physiquement, et cette situation l'a amené à prendre la décision de ne plus vouloir d'autres enfants car n'envisage pas de vivre une telle crise avec deux enfants.

Comment s'organiser pendant le confinement quand on est une maman solo ?

Pendant le confinement, elle a essayé d'organiser ses journées afin de dégager un peu de temps pour elle et pour les tâches ménagères. Il fallait donc attendre que sa fille soit endormie. Afin de faire ses tâches ménagères, réviser ses cours. Pour s'en sortir au mieux, le matin elle jouait le rôle de maman, puis puéricultrice et l'après-midi elle s'amusait avec sa fille. De manière générale après 20h l'appartement lui appartenait et elle pouvait souffler, se reposer et même se poser sans sa fille à ses côtés :

« J'ai failli frôler le Burn out à cause de toute cette charge de travail, ce manque d'espace », « Avec un petit appartement comme le mien ce n'est juste pas possible d'avoir un espace pour moi il faut attendre que l'enfant dorme, c'est à ce moment que je me réapproprie l'espace et il devient le mien jusqu'à ce qu'elle se réveille ».

Elle a réorganisé son temps de façon plus stricte sinon elle n'aurait pas pu s'en sortir et cette situation l'a vraiment frustré. Certes le confinement a été difficile à vivre mais elle se dit armée dans sa façon d'envisager son avenir et celui de sa fille tant que femme noire vivant à l'étranger. Elle indique que cette période a renforcé chez elle la décision de ne plus être du côté de ce qu'elle appelle le mauvais de la société c'est à dire des « pauvres ». Elle n'aimerait plus avoir à demander quelque chose à quelqu'un car elle s'est sentie misérable en le faisant, pourtant elle a des diplômes et qualifications universitaires et peut avoir un emploi stable. Mais vu sa situation d'étrangère, maman solo et étudiante c'est difficile au niveau administratif. Mady a caché sa situation personnelle et ses souffrances à sa famille (serait-ce par pudeur ?) pour ne pas les inquiéter. même si elle avait le soutien moral de sa famille.

2.1.4. Ayah

« Le soutien de mon cousin m'a beaucoup soulagé, je pouvais compter sur lui quand ça devenait tendu avec mon fils ».

Ayah est une femme de 37 ans, elle maman solo en recherche d'emploi et a parallèlement repris des études. Arrivée en Belgique juste avant le confinement, elle a vécu le confinement avec son fils de 6 ans chez son cousin dans un appartement d'une chambre. En effet, la période ne s'y prêtant pas pour rechercher un logement, elle est restée confinée avec la famille de son cousin (Un homme de 35 ans, consultant qui travaille à domicile ; une femme de 31 ans étudiante et chargée de projet ; et une petite fille de trois mois). Ils sont donc 5 personnes dans un appartement d'une chambre. Les femmes et le garçon de 6 ans dorment dans le lit. Le monsieur de 37 ans dort dans le canapé.

Un confinement vécu sous stress...

Son expérience du confinement a été rythmée par des journées « stressantes ». Le stress naît de la difficulté de passer un confinement avec un enfant à bas âge dans un appartement où ils ne sont pas seuls, l'espace est accueilli cinq personnes, il faut faire attention à ne pas déranger les autres, elle doit surveiller et reprendre son fils

en permanence. Selon elle le confinement n'a pas augmenté sa charge de travail au contraire, elle continuait à rythmer ses journées de façon plus ou moins normale et organisée : le matin elle jouait son rôle de maman et le reste de la journée elle jouait le rôle d'institutrice, puis se dégageait du temps pour ses cours et d'autres tâches du quotidien.

Pendant cette période, les relations mère-enfant étaient assez tendues, car son fils s'ennuyait dans l'appartement, avec des personnes qui ne sont pas de son âge et qui n'ont pas la patience de son institutrice. Il est entré en rébellion et la relation s'est davantage tendue : cris, de part et d'autre... Alors la communication s'est davantage compliquée. Dans cette situation, il fallait donc l'occuper au maximum afin que celui-ci ne dérange pas les autres cohabitants de la maison, parfois en le laissant devant la télévision toute la journée.

À de nombreuses occasions elle s'est sentie dépourvue de tout moyen d'action. Cela a été le cas souvent pendant les leçons avec son fils. Elle l'exprime de cette manière :

«Parfois en tant que parent on se sent dépassé, on ne comprend pas toujours comment il faut faire, on n'a pas la pédagogie nécessaire (...), mais heureusement on pouvait contacter sa maîtresse quand on n'y arrivait pas ».

L'autre difficulté était la cohabitation de tout le monde dans cet espace réduit : deux étudiantes, un travailleur à domicile, un nouveau-né et un enfant... :

«Personne ne pouvait en réalité faire ce qu'il voulait dans l'appartement, car on n'était pas seuls, il ne fallait pas déranger les autres. Chacun a dû prendre sur lui pour occuper le moins d'espace possible, et tous les coins de la maison étaient consignés : Salon, TV et table basse pour mon jeune garçon de 6 ans ; table d'ordinateur pour moi pour suivre mes cours en ligne ; table de la salle à manger dans le coin-cuisine pour le télétravail de mon cousin, et la chambre, le lit toute la journée pour sa femme et sa fille ».

Selon Ayah la situation serait différente si cela se passait dans un espace plus grand, car elle n'aurait pas eu à reprendre son fils chaque moment au point de rendre les rapports avec celui-ci tendus.

Et la famille dans tout ça ?...

La famille joue un rôle très important, notamment à l'occasion des tensions qui surgissent entre elle et son fils au moment où elle jouait le rôle d'institutrice, elle faisait appel à son cousin pour prendre le relais. Par ailleurs, elle pouvait également compter sur lui pour les tâches domestiques. car ces tâches étaient réparties au sein de la famille et à trois c'était plus facile; elle avait un entourage familial bienveillant sur qui elle pouvait se reposer aussi bien dans les travaux scolaires de son fils que dans les tâches domestiques.

2.1.5. Nandy

« Je me suis sentie délaissée et je n'ai pas pu travailler comme d'habitude. Je faisais la moitié de mon travail ».

Nandy est une femme de 27 ans, qui vit toute seule avec son fils de 2 ans dans un appartement assez grand. Elle travaille 38h /semaine comme assistante sociale. Très vite au début du confinement elle a été mise en télétravail. Les principaux effets du confinement chez elle sont physiques (fatigue) et psychologique (surcharge de travail, Burn out, solitude).

Confinement et télétravail, comment s'en sortir...

Le principal défi pour Nandy était d'allier confinement, télétravail, les cris et les pleurs de son fils qui la sollicite à tout moment de la journée. Elle déplore par la même occasion le comportement incompréhensif de ses supérieurs quant à la gestion de la charge du travail, la pression due au contexte de crise dans son domaine mais surtout de sa situation de maman solo :

« On nous mettait la pression au travail il fallait épuiser les budgets spéciaux alloués à la gestion de la crise, je devais travailler encore plus, avec mon fils qui m'interrompait tout le temps, et j'étais toute seule pour gérer ça (...) je pense qu'ils auraient quand même dû prendre en compte ma situation de maman qui vit seule avec un enfant de 2 ans ».

De plus, sachant que l'école dans laquelle est inscrit son fils était ouverte mais n'était accessible qu'aux enfants du personnel soignant, elle a trouvé cette situation injuste du fait qu'elle aussi travaillait et avait besoin de faire garder son fils pour pouvoir avancer dans son travail :

« Je me suis sentis délaissé et je n'ai pas pu travailler comme d'habitude, je faisais la moitié de mon travail. L'augmentation de la charge de travail d'une assistante sociale pendant le confinement se justifie pleinement. Mais cette charge associée pêle-mêle à la charge de travail domestique, à la charge de travail liée à mon fils, à la charge mentale de la situation, ça fait un cocktail qui a chaque instant est sur le point de faire pschitt ! ».

Elle démontre donc bien qu'organiser sa vie familiale et professionnelle, dans le même espace, a été presque impossible. Si l'espace en termes de superficie n'a pas été un problème car elle vit dans un appartement relativement grand pour deux personnes, c'était l'organisation de celui-ci qui était compliqué, mais plus encore, c'est l'entremêlement des situations, des rôles avec les exigences souvent plus grandes pour chacun des rôles... car son fils ne respectait pas les configurations de ces espaces, il les envahissait tous et de là les tensions sont nées entre elle et son fils entre sans compter la quantité de travail énorme et cet isolement mal vécu.

Un confinement mal vécu, qui laisse des traces...

Nandy me fait remarquer que tous ces espaces mélangés les uns aux autres et cet isolement permanent ont créé chez elle des frustrations qu'elle déversait sur son fils :

« Je me suis résignée à consulter un médecin car ça n'allait plus, il m'a mise sous anti dépresseur (...), je me suis sentie mal face à tout cela ».

À cette dépression s'est rajoutée la consommation d'alcool et de cigarette :

« Je sais que je bousille ma santé ! avec le confinement je constate que ma consommation d'alcool a augmentée et depuis lors je fume encore plus mais c'est ça qui m'aidait à décompresser ».

Elle trouve qu'elle a plus exercé son rôle de maman que de travailleuse et de femme pendant le confinement, cette situation l'a décrédibilisé professionnellement car ne remplissant pas ses objectifs :

« Une partie de mon travail consistait à répondre aux appels des usagers. Il y avait des moments où quand je décrochais le téléphone, il y avait mon fils en fond

sonore qui criait et c'était difficile de travailler dans cette situation. Je ressentais qu'à l'autre bout du fil les gens ne comprenaient pas toujours et me jugeaient quant à ma capacité de traiter leur cas ».

Elle pense que cette situation a également joué en sa défaveur auprès de ses supérieurs et des personnes qui sollicitent ses services. Pour avancer un peu dans son travail elle devait trouver des techniques de négociation avec son fils afin que celui-ci la laisse travailler quelques heures avant de revenir à la charge.

Un confinement qui impose des choix ?

En ce qui concerne l'organisation de son espace, elle n'en n'avait pas car les espaces de vie, de travail s'organisent en fonction des moments (siestes, dodos, travail, ménage, cuisine...) de la journée. Elle estime selon le schéma : maman – travailleuse – institutrice, elle a choisi de fonctionner par priorité, et en l'occurrence son fils afin de réduire les tensions, la colère et les frustrations entre les deux :

« Si je n'avais pas agi ainsi j'aurais perdu pieds avec son fils et j'aurais failli à mon rôle de maman qui es pour moi plus important que mon travail ».

Nandy explique aussi qu'il n'y a pas eu d'accompagnement de la part des pouvoirs publics et encore plus pour les mamans solos qui travaillent, car celles-ci n'ont pas toujours droit à des aides, pas seulement matérielles, mais surtout à un accompagnement comme la possibilité de laisser les crèches ouvertes pour celles qui étaient en télétravail...Car, tout le contexte décrit ici a entraîné chez elle une charge mentale et de travail qui l'ont poussé à prendre la décision et se mettre en arrêt maladie. Elle explique :

« C'était la seule façon pour moi de garder un salaire décent, si je prenais congé mon salaire allait considérablement baisser ».

Les frustrations accumulées pendant ce confinement l'ont amené à perdre l'estime d'elle-même, car elle ne sentait plus capable de tenir tous ces rôles en même temps. Il faut ajouter à cela le manque de gratification de la part de ses supérieurs :

« C'est important d'avoir le soutien de la part de ses chefs, vu les conditions dans lesquelles on travaillait pendant cette crise ».

Elle en veut énormément au « système » qui selon elle est injuste de ne pas tenir compte sa situation de maman solo en télétravail avec un enfant en bas âge :

«J'ai fini par en parler et demander de l'aide à mes amis pour sortir de ce cercle vicieux travail - enfant - fatigue - énervement - colère ».

Elle a également dû se résoudre à demander de l'aide au papa de son enfant pour pouvoir souffler un peu de temps en temps. Elle me fait part de la situation d'une de ses collègues qui est également maman solo de 2 enfants et qui a dû se mettre en congé car impossible pour elle de travailler avec deux enfants en bas âge à la maison. Mais elle a dû très vite déchanter car son salaire a été considérablement réduit et elle a dû se résoudre à continuer le télétravail. Après plusieurs tentatives et lettres envoyées au responsables de sa commune elle a pu finalement avoir une place à la crèche pour son vers la fin du confinement et ça l'a quand même soulagé un

moment. Elle trouve que malgré les moments de doutes, de dépression, elle trouve qu'elle a pu s'en sortir. Elle trouve qu'elle a tissé des liens forts avec son fils et est désormais plus attentive à lui.

Nandy conclut la conversation que j'ai eu avec elle en ces termes :

« Les mamans solos sont dévalorisées, reléguées au dernier plan, elles sont les mal-aimées de cette société. Certes on l'a choisi, mais on fait partie des oubliées de la crise. »

2.2. Le profil des femmes de familles migrantes

Il est important pour moi de définir d'abord ce que j'entends par femme de famille migrante. Ici je parle de femme d'origine étrangère qui vivent en couple ou maritalement avec un compagnon ou un mari lui aussi de d'origine étrangère et ayant un ou plusieurs enfants.

2.2.1. Jemah

« C'est à la maman de faire tout... ».

Jemah est une femme mariée et maman de trois enfants (10, 6 et 4 ans), elle travaille en tant que technicienne de surface. Ils vivent tous dans un appartement de trois chambres. Son expérience du confinement a été selon elle assez facile. Pour elle ce confinement s'est bien passé car elle ne travaillait pas et avait plus de temps pour s'occuper de toute à la maison et de ses enfants, de plus elle pouvait à certains moments compter sur son mari pour l'aider.

Un confinement sous le signe de l'adaptation

Le confinement lui a permis de mieux s'organiser pour gérer les tâches domestiques et ménagères. Les relations entre elle, son mari et ses enfants étaient harmonieuses dans une certaine mesure. Néanmoins la difficulté pendant cette période s'est traduite par l'exiguïté des espaces de vie. Elle a dû réaménager son appartement pour que chacun puisse vivre au mieux cette période. Mais très vite les espaces se mêlaient et toute la famille se retrouvaient de nouveaux empiétant les uns sur les autres : espace de travail du père, espace de jeu et espace d'études pour des enfants, espace domestique, cuisine, se confondaient tout le long de la journée.

« On se débrouillera avec les chambres et le salon ».

Les journées de Jemah étaient rythmées presque de la même manière qu'elle la consacrait pour la majeure partie aux enfants et aux tâches domestiques. Mais selon elle, sa charge de travail n'a pas vraiment augmenté au contraire, car d'habitude faisant le travail de technicienne de surface, elle devait le refaire chez elle. Il lui était donc difficile de faire le même travail deux fois dans la même journée. Le confinement a donc été bénéfique pour elle à ce niveau :

« Je trouve que je travaillais beaucoup moins par rapport en période normale, ou je dois m'occuper des enfants, de la maison, et aller faire les ménages chez les gens, et rentrer refaire la même chose chez moi ».

Elle note par ailleurs que pendant le confinement elle a remarqué que son mari l'aidait moins dans les tâches domestiques contrairement à la période normale, mais cette situation ne la dérange pas vraiment car c'est à elle de faire plus. Elle affirme néanmoins qu'être maman, femme, épouse et même institutrice pendant le confinement a été pour elle une découverte, une épreuve. Être une épouse en temps de crise pour elle n'a pas vraiment changé son quotidien. Mais le confinement a bouleversé les relations familiales et redistribué les rôles. Elle note également qu'elle a quand même pu compter sur son mari pour les devoirs d'école des enfants et pour les sortir :

« On se divisait le travail, il s'occupait des devoirs des plus grands et moi je m'occupais de ceux de la plus petite ».

Pour Jemah, en période de crise, il serait mieux que les mamans arrêtent de travailler mais continuent à percevoir l'intégralité de leur salaire.

2.2.2. Sarah

« Si ma petite sœur n'était pas là, on aurait été dans la merde... ».

Sarah est une femme de 31 ans mère de deux enfants (2 ans et un nouveau-né) elle travaille en tant que secrétaire dans un hôpital et vit en couple dans un petit appartement une chambre. Son expérience du confinement l'a beaucoup marquée. Sarah a continué à travailler pendant le confinement et ne l'a pas totalement vécue enfermée chez elle mais plutôt présente sur son lieu de travail. Quant à son compagnon, il était un peu plus disponible et ne travaillait pas tous les jours. De plus, elle avait sa petite sœur qui est venue se confiner avec eux. Elle a d'abord vécu le confinement comme une injustice car la plupart des gens avait la possibilité de faire du télétravail mais pas elle. Par la suite elle a relativisé :

« Heureusement que je sortais pour aller travailler sinon je m'ennuierais à devoir tout faire de la maison ».

Confinement et espace

Le confinement a bouleversé un certain nombre de choses dans sa vie quotidienne et dans celle de sa famille. Elle note que ça n'a pas du tout été évident de vivre ce confinement dans un petit appartement à quatre. Si Sarah avait la possibilité de sortir pour aller au travail, pour son compagnon, sa sœur et sa fille ça n'a pas été facile surtout pour sa petite fille. La difficulté était également liée au fait qu'il fallait faire le moins de bruit possible à cause de son voisinage qui lui mettait une pression supplémentaire : mais comment faire avec un enfant de deux ans qui a besoin d'espace pour se défouler et qui ne comprend pas la situation qu'implique le confinement ?

« C'était vraiment difficile, on se marchait presque les uns sur les autres ».

Pour que tout se passe bien dans l'appartement, ils ont dû réorganiser l'espace de façon à ce que chacun puisse avoir un coin de l'appartement à un moment donné de la journée, et cela s'est fait tout naturellement. Chacun savait à quel moment de la journée il pouvait passer d'une pièce à une autre.

Un confinement à l'aube des changements

Sarah note un certain nombre de changements au sein de sa famille notamment dans le cadre des tâches domestiques. Elle a observé que l'implication de son compagnon dans la gestion quotidienne de tâches

domestiques a fortement augmentée contrairement à d'habitude où en plus de son travail elle doit faire la plupart des tâches domestiques:

« Il faisait tout ... ».

Sa charge de travail a considérablement baissé pendant cette période, ça lui a fait du bien car elle pouvait prendre du temps pour elle d'autant plus qu'elle était enceinte. Elle note que cette implication de son compagnon était un moyen pour lui de vaincre l'ennui. Avant le confinement son compagnon ne l'aidait pas trop, et le confinement a fait changer les choses. Avant le confinement elle n'osait pas souvent demander à son compagnon de faire certaines tâches, mais avec le confinement il a fait un peu de tout dans la maison et cela a été un soulagement, elle profitait ainsi de son temps libre pour se reposer :

« On n'est pas des robots, on a besoin d'aide... ».

La famille un allié du confinement

Étant donné qu'elle travaillait à l'extérieur pendant le confinement, Sarah a pu compter sur sa sœur qui est venue se confiner pendant quatre mois avec elle et cela l'a beaucoup soulagée. Avec son compagnon, sa sœur s'occupait des tâches domestiques, elle jouait avec la petite fille Elle n'avait plus le stress et la pression des tâches domestiques après le travail :

« Quand je rentrais tout était fait, et ça me faisait plaisir, je ne sais pas comment ça se serait passé si je n'avais pas toute cette aide et ce soutien».

2.2.3. Fatou

« Je ne sais si c'est moi qui encaissais tout, je ne sais pas, c'est comme ça j'ai l'habitude et je fais avec... ».

Fatou est une maman de trois enfants (7 ans, 5 ans et 2 ans), elle vit en couple et est en situation de chômage. Elle suit cependant une formation d'aide-soignante. Son expérience du confinement a été très difficile : elle vit dans un petit appartement avec ses trois enfants ; elle avait trop de stress et de travail avec les enfants à la maison. et elle ne pouvait pas compter sur son mari car ce dernier ne s'occupait de presque rien à la maison. Elle a dû tout gérer seule même quand elle a été malade du covid-19.

Espace et confinement

La nécessité de réorganiser les espaces s'est imposée, car avec trois enfants, c'était presque une obligation. Les pièces de la maison ont été assignées : le salon comme espace de jeu pour les enfants ; divan et cuisine pour la femme, et chambre pour le mari. Cette configuration permettait d'éviter les tensions entre les enfants, et de réduire sa charge de ménage. Même si cela n'a pas vraiment fonctionné.

Un confinement aux airs de frustrations...

Fatou suivait une formation d'aide-soignante avant le confinement. Il fallait aussi continuer les cours dans le contexte du confinement. Avec donc ses enfants à la maison, des tâches domestiques, et des travaux scolaires. Elle explique qu'à l'heure des cours il y avait toujours un enfant qui la sollicitait, ou jouaient, criaient... Cette situation l'a beaucoup frustré, elle a pris du retard dans sa formation qu'elle n'arrive pas à rattraper, d'autant plus qu'elle ne pouvait pas compter sur son mari.

Il se crée une frustration qui impacte sa relation avec ses enfants. Sous le poids du travail domestique, des devoirs scolaires, et de l'absence de son mari qui ne l'aide pas. Tout ce qui se passe à la maison :

« Ce n'est pas du tout son affaire, monsieur est toujours dans sa chambre au téléphone ».

Parce qu'elle croulait sous le travail, et ne pouvant pas tout faire, elle faisait ce qu'elle « pouvait » et le reste laissait tomber nombre important de tâches. La situation s'est aggravée lorsque pendant la deuxième vague de confinement elle a contracté la covid-19, et même en étant malade son mari ne l'aidait pas. Pour elle donc, le confinement a exacerbé le manque de collaboration entre son mari et elle, dans le suivi des enfants et dans la gestion des tâches domestiques.

« Je me débrouillais à faire ce que je pouvais, je faisais juste à manger pour les enfants (...), mon état de santé ne lui a rien dit du tout, c'était la catastrophe ».

Elle souhaiterait compter un peu plus sur lui. Elle trouve qu'elle a fait de son mieux pendant cette période pour que la vie familiale continue, et trouve que malgré tout elle ne s'en sort pas si mal que ça avec sa famille même s'il ya des choses à faire de la part de son mari. Elle insiste quand même à la fin pour mentionner que son mari l'aide souvent pour du repassage mais que pour elle ce n'est pas grand-chose, elle souhaiterait que les tâches soient mieux réparties au sein de sa famille.

2.2.4. Assa

« C'était tendu tout le temps... ».

« C'est la femme qui fait tout, qui entretient la maison, le foyer, C'est elle qui porte tout sur son dos, et l'homme est censé être celui qui ramène de l'argent...non !? ».

Assa est une femme mariée depuis sept ans, maman de deux enfants de 7 ans et 12 mois. Installée en Belgique depuis huit ans et travaillant comme payroll dans l'administration publique. Ils vivent dans un appartement assez grand. Assa présente son expérience du confinement comme ayant été assez tendue : enfants bruyants, stress, obligation de créer des activités hors de la maison, risque de Burn out... et un mari pas assez impliqué au sein des tâches domestiques.

Un air de tension dans les relations familiale en temps de confinement

Assa affirme que le confinement les a séparés, son mari et elle car ils ne s'entendaient pas toujours sur la répartition des rôles :

« Je n'avais pas d'aide à la maison, dans d'autres familles il y a des hommes qui aident ou qui aidaient leurs femmes mais mon mari ne le faisait pas. C'est pourquoi je criais sur lui tous les jours ».

Elle estime que leur rythme de vie les oblige à partager les tâches et le fait que son mari ne s'implique pas assez, ou alors ne s'implique que lorsqu'elle le demande l'a beaucoup frustré; elle aurait souhaité de ce dernier qu'il l'aide un peu plus au quotidien. Cette situation a fini par créer des tensions entre eux :

« Il se dit que c'est son travail à elle de s'occuper de tout à la maison... ».

Néanmoins elle constate que lorsqu'elle le sollicite il fait quelques tâches domestiques, mais si elle ne le fait pas il ne fera jamais de lui-même, elle estime que s'il s'était plus impliqué le confinement aurait été plus facile pour elle, elle note quand même que les choses s'améliorent mais très peu :

« C'est un combat quotidien qui finit par m'épuiser ».

Faire famille en confinement, une difficulté supplémentaire

Le fait d'être confiné dans un appartement avec des enfants, de préparer et dispenser leurs travaux scolaires, de s'occuper des tâches domestiques, jouer le rôle de maman et d'épouse en même temps est une situation inédite, qui a nécessité une adaptation particulière. Alors, la difficulté ne réside plus tant que ça dans la situation en elle-même telle qu'elle se présente, mais dans l'inédit de l'adaptation qu'elle impose. Pour ne pas être submergée par toutes ces tâches, l'organisation s'est faite de la manière suivante : temps pour travaux scolaires les matins, par la suite les tâches domestiques, dans l'après-midi divertissements et jeux et le soir, repas. Elle avait une organisation assez rigoureuse. Car même si son appartement est quand même spacieux et l'espace n'a pas vraiment été un problème, c'est la cohabitation ininterrompue de tout le monde qu'il fallait gérer, et surtout trouver quand même un peu de temps en fin de journée pour se retirer dans sa chambre pour se reposer et être seule.

Avec tous ces rôles cumulés, entremêlés, Assa aurait tout de même souhaité avoir plus de soutien, sinon au moins de la reconnaissance de la part de son mari. Selon elle, il ne comprend pas la situation dans le sens de la charge de travail que cela implique. La dernière adaptation qu'elle a dû mettre sur pied est alors relative à l'implication de son mari. On peut parler d'adaptation, on peut penser qu'il s'agit aussi de la résignation quand elle explique que :

« J'ai développé des capacités qui m'amènent à ne plus me plaindre ».

2.2.5. Imani

« Chacun doit mettre la main à la pâte, ce n'est pas une aide... ».

Imani est une femme mariée de 39 ans, maman de quatre enfants, Elle travaille en tant qu'assistante sociale et vit dans une maison avec jardin avec sa famille. Son expérience du confinement a été vécue de deux manières :

- Elle continuait à se rendre au bureau, cela impliquait qu'elle devait laisser les enfants seuls à la maison car elle et son mari ont continué à travailler pendant cette période. En plus de son travail, elle devait se rassurer que ceux-ci suivaient bien leur cours en ligne, même si elle n'était pas à la maison, elle devait également gérer les plannings et les faire respecter par les enfants. Par la suite elle a continué en faisant du télétravail et a dû réorganiser les espaces de vie à la maison. Imani occupait le salon et les enfants leur chambre :

« Chacun avait son espace pour travailler... ».

Confinement, travail scolaire et boulot : un sacré défi en tant que parent

En ce qui concerne son boulot il y avait la possibilité pour chacun d'avoir un espace à soi pour travailler et suivre ses cours, Imani n' imagine même pas ce que ça aurait été de vivre cette période dans un petit espace. Néanmoins pendant le confinement elle a avoué avoir été débordée par le travail scolaire. Elle estime que les

enseignant.e.s se sont trop reposés sur les parents qui eux-mêmes étaient démunis, souvent face à tout ce travail scolaire qu'ils ne maîtrisent pas toujours. À côté de cela, il fallait ajouter son boulot qui lui demandait un peu plus d'efforts en temps de covid-19. Elle estime que la charge de travail domestique a augmenté pendant cette période, la chance qu'elle a eu c'est qu'elle a pu impliquer ses enfants très jeunes à la participation aux différentes tâches domestiques, même si pendant le confinement a fait l'objet de petites tensions entre les enfants. Elle me fait remarquer que son mari participe également aux tâches domestiques et cela n'est que logique car tout le monde doit participer :

« Tout le monde chez nous participe, mon et moi on travaille et e ne serait pas juste que moi qui m'occupe encore des tâches domestiques toute seule, il a compris cela et s'implique à la maison ».

Un confinement tout en accompagnement

Pendant le confinement, Assa et son mari ont contracté la covid-19. Ils ont reçu un accompagnement de la part des services communaux qui veillent sur leurs besoins, et proposent leur aide dans les tâches quotidiennes: aller faire les courses, aller jeter leur poubelles. Elle conclut en disant qu'elle s'en est bien sortie pendant le confinement car elle a pu compter sur un mode d'organisation familiale qu'elle a instauré depuis où chacun participe aux tâches domestiques, une maison spacieuse où tout le monde avait son espace ce qui n'a pas généré de tensions. Cela n'a pas eu d'impact sur elle ni sa famille même si elle fort été sollicitée par ses enfants pendant cette période.

2.2.6. Emel

*« Se retrouver les uns sur les autres ce n'était pas évident, on se dispute pour une rien » ;
« Vivre tous.tes ensemble c'est bien, mais que chacun sorte et vaque à ses occupations comme en période normale c'est encore mieux ... ».*

Emel est une femme mariée et maman de cinq enfants (29 ans, 27 ans, 23 ans, 9 ans et 3 ans), elle est ingénieure en action sociale, assistante sociale, et agent de terrain de suivi des malades de covid-19.elle vit dans une maison de cinq chambres avec sa famille, de plus elle a accueilli une famille (une femme et sa fille) pendant ce confinement qui était en difficulté de logement. elle note qu'en tant qu'africaine elle a mal vécu cette rupture sociale qui constitue un élément de stabilité psychologique pour elle. Le confinement a été un moment où l'attention familiale s'est renforcée et où les tensions ont quand même surgit.

L'importance de l'espace pendant le confinement

Emel vit dans une grande maison avec jardin. Elle a quand même jugé nécessaire de réorganiser l'espace pendant cette période, car en plus de sa famille, elle accueillait une autre famille qui vivait chez elle et il était important de circonscrire l'espace afin que chacun puisse avoir son espace. Dans cette nouvelle configuration elle a organisé les espaces : espaces familiaux, espaces enfants (les chambres des plus petites en espace de jeux).

Elle a également pour ceux qui n'avaient cette chance d'avoir une grande maison pendant cette période. Elle relève également que ce confinement a permis de resserrer les liens familiaux, malgré les difficultés qu'elle a pu

rencontrer dans l'exécution du travail scolaire avec les deux dernières. Dans la gestion des tâches quotidiennes, elle a pu compter sur l'aide de ses filles les plus grandes et cela a toujours été le cas même hors confinement. Certes la charge de travail domestique a augmenté, mais tous participent et cela l'allège. Elle note également la difficulté qu'elle avait à faire du télétravail car elle était toujours sollicitée par ses enfants même si elle dans une pièce ou on n'est pas censé la déranger.

De l'espace mais malgré tout...

Emel nous fait de savoir que même si elle et sa famille ont vécues le confinement dans une grande maison à priori avec un beaucoup d'espace, elle note néanmoins que cette situation été à l'origine des tensions intrafamiliales qui se sont développées entre les enfants :

« Les nerfs étaient à fleur de peau ».

Elle trouve néanmoins qu'elle s'en est sorti très bien et trouve que sa famille n'a pas été marquée négativement par cette période. Le plus dans cette épreuve c'est le renforcement des liens familiaux.

2.3. Portraits de femmes sans domicile fixe

2.3.1. Elena

« Si je réussis à avoir 10 euros je peux dormir en sécurité chez une dame sans prendre peur, sinon je dors dans la gare... je ne sais pas si je n'ai pas attrapé coronavirus c'est par chance peut être ».

Elena est une femme de 57 ans qui travaillait par le passé avant de rencontrer certains problèmes dans sa vie qui l'ont poussé peu à peu dans la rue où elle y vit depuis deux ans. Son expérience du confinement a été rythmée selon les sous qu'elle réussissait à collecter pendant la journée. Si elle parvenait à avoir 10 euros elle se sentait soulagée et pouvait dormir dans un logement qu'une dame met à disposition pour des femmes SDF moyennant le paiement de 10 euros pour l'entretien du local. Sinon elle n'est pas confinée et dort comme plusieurs autres personnes dans la gare.

Les oubliées de la crise ?

Selon Elena le confinement ne concerne que les personnes qui ont un toit, elle ne se sentait pas concernée, il y avait des jours où elle n'avait rien et se confiner était le dernier de ses soucis :

« Il fallait trouver à manger.... Il n'y avait plus de distribution de repas, plus de douche...c'était la catastrophe... ».

Au début de la crise, elle était plus préoccupée à survivre qu'autre chose, mais une fois qu'elle a su les ravages que faisait le virus elle insistait auprès des organismes d'accompagnement des femmes dans sa situation mais elle n'a pas eu la chance d'être logée pendant le confinement :

« Je ne peux pas dire que j'ai vraiment été confinée, j'ai ressenti le confinement mais je ne l'ai pas vécu ... J'aurais tellement aimé le vivre tu sais... ».

En journée elle devait changer de place tout le temps pour fuir la police sous peine d'amendes, et la nuit tombée elle devait se débrouiller dans la gare :

«Même ici ce n'était pas facile à vivre, on ressentait tous de la peur et on avait peur les uns des autres...Je m'éloigne un maximum pour me trouver un coin de nuit, c'était mon moyen de protection contre le virus (...) de toute façon on devait respecter la distanciation sociale. Oui, mais tu sais nous autres sans abri sommes en permanente distanciation sociale. On a subi une double frustration... ».

Cette situation l'a fortement frustrée car elle estime que sa vie était en danger et que ça ne concernait qu'elle, et que sa vie ne compte pas vraiment car comment envisager un confinement sans penser aux personnes comme elles qui vivent dans la rue ?

2.3.2. Amélie

« Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde (...) on était cinq dans une chambre et ça créait des tensions ».

Amélie est une femme de 32 ans qui suite à des soucis familiaux et personnels elle s'est retrouvée dans la rue et y vit depuis un an. Son expérience du confinement a été plutôt stressante car il fallait trouver comment occuper sa journée vu qu'elle ne pouvait pas passer la journée en centre d'hébergement.

Un confinement dehors... et dedans...

Amélie ne faisant pas partie des personnes fragilisées qui sont autorisées à rester en centre d'hébergement le jour, doit trouver comment passer ses journées entre les quais de gares et de métros presque vides. Sans compter sur les contrôles permanents des policiers qui les refoulent de ces endroits :

« En journée, je marche je vais dans le parc je vois les gens qui font du sport et ça fait passer le temps ».

Être confiné dehors n'est pas possible car c'est contradictoire on ne peut pas être confiner dehors, de plus elle souligne que le fait d'être dehors augmente les risques pour elle de contracter le virus. À la nuit tombée, elle peut retourner au centre d'hébergement, prendre une douche, manger et retrouver un lit. Elle note que même en centre d'hébergement ça n'a pas été facile non plus car il faut cohabiter avec quatre autres femmes dans la même chambre :

« On n'a pas tous les mêmes habitudes et ça peut vite hausser le ton ».

Il fallait donc gérer tout ça, elle note qu'au niveau relationnel l'ambiance était plutôt tendue dans la plupart des chambres, et cela se faisait ressentir même au réfectoire. Elle est après tout reconnaissante d'avoir un lit chaque soir et n' imagine pas ce que serait allée vivre tout ce confinement dehors :

« Il n'y a pas assez de place pour tout le monde, je fais partie des chanceux.ses... quand même. J'ai une place presque garantie tous les soirs et ce n'est pas le cas en temps normal ».

2.3.3. Jeanne

« J'ai demandé de l'aide je ne l'ai pas reçue (...),

*il faut nous aider quand ça commence à dégénérer
et pas attendre qu'on soit au fond du gouffre
pour nous offrir une nuit par ci, un repas par-là ».
« J'ai pu être confiné quand même dans des conditions dignes (...) ».*

Jeanne est une femme de 59 ans, elle a une fille et vit dans la rue depuis quelques mois, elle ne sait plus trop. Par le passé elle a travaillé dans l'administration et puis les situations de la vie ont fait qu'après une séparation douloureuse, une dépression elle s'est retrouvée à la rue. Son expérience du confinement a été rassurante, car étant une personne d'un certain âge elle fait partie dans une certaine mesure selon elle de la population à risque dans la contamination du virus.

Un confinement dans la dignité

Le fait d'avoir été recueilli par les institutions l'a soulagé, car à l'annonce du confinement elle vivait dans la peur au vu de sa situation sociale. Étant une femme d'un certain âge et ayant un état de santé fragile elle se dit rassurée une fois qu'elle a intégré ce centre d'hébergement provisoire, d'autant plus qu'elle y sent bien et cela a rendu son confinement rassurant :

« J'ai été très bien accueillis ici, j'ai une chambre pour moi toute seule...C'est un luxe pour moi, en plus on est entouré de bénévoles femmes très disponibles pour nous, elles sont bienveillantes... ça fait du bien », « avoir un espace à moi toute seule après tous ces mois dehors cela m'a rappelé de bon souvenir de ma vie passée ».

Elle est très reconnaissante pour cet hébergement et espère que toutes les femmes dans sa situation ont aussi la possibilité d'en bénéficier,

« C'est pas du tout évident pour les femmes dans la rue ».

Elle souhaiterait que cette initiative ne s'arrête pas seulement après le confinement, que cet accompagnement continu afin que les personnes sans domiciles fixes puissent se reconstruire.

2.3.4. Inna

*« Ont étaient bien traitées pendant ce confinement,
On se dit qu'avec de la volonté on peut nous sortir de la rue ».*

Inna est une femme de 47 ans qui vit dans la rue depuis un an. Elle n'a jamais vraiment eu de soucis dans sa vie mais elle a fait une mauvaise rencontre qui a eu des conséquences dans sa vie, et elle a tout perdu. Et c'est la rue qui était l'unique solution qui lui restait. Son expérience du confinement a été un espoir pour envisager sa réinsertion.

Un confinement qui devrait interpeller sur la prise en charge de ces femmes à l'avenir ?

Inna a été recueillie dans un centre d'hébergement d'urgence mis sur pied pendant la crise sanitaire. Elle a pu être ainsi à l'abri contrairement au début de la crise sanitaire. En effet, au début de la crise c'était « la panique totale » elle était livrée à elle-même et ne savait pas comment vivre pendant cette période. Elle n'avait même pas accès aux bonnes informations et lorsqu'elle sollicitait les centres d'hébergement, c'était la même chose :

« Il n'y a plus de place, c'est déjà plein », « rien n'avait été mis en place à mon avis ... Je pense qu'ils ont compris qu'ils nous avaient oubliées et on a vu les choses changées très vite ».

Inna a par la suite intégré ce centre d'hébergement d'urgence où elle a retrouvé d'autres femmes dans son cas. Elle affirme avoir plutôt bien vécues son confinement dans une chambre qu'elle partageait avec une autre et tout s'est bien passé :

« On s'occupaient dans la journée en regardant les informations, en lisant, discutant, on profitait juste de tout cet espace qui nous appartenait et où on se sentait en sécurité, mais surtout à l'abri de ce virus ».

L'ambiance était bonne et les femmes se soutiennent toutes. Elle s'étonne de tout l'arsenal qui a été mis en place pour prendre en charge toutes ces personnes qui d'habitude ne bénéficient pas de cet accompagnement. Inna s'interroge quand même sur le manque de volonté politique, car pour elle si on a pu mettre tout ceci en place pendant la crise on peut le faire après la crise et cela permettrait à toutes ces femmes et ces hommes de reprendre leur vie qu'ils ont laissée en suspens.

2.3.5. Valerica

« J'ai préféré rester dans la rue et tranquille au lieu d'aller en centre d'hébergement... ça finit souvent mal et je préfère éviter de me retrouver avec du monde autour de moi vu la circonstance ».

Valerica est une femme de 39 ans qui vit dans la rue depuis deux ans. Avant, elle travaillait comme gérante d'une épicerie. Son expérience du confinement a été plutôt difficile au vu des conditions dans lesquelles elle a passé cette période.

Un confinement vécu en marge

À l'annonce des mesures gouvernementale relatives au confinement, Valerica a pris la décision de ne pas aller surchargée les centres d'hébergement car pour elle ces foyers d'hébergement étaient des nids à virus et potentiellement celui du coronavirus :

« Ils ont dit aux informations qu'il fallait la distanciation sociale, je savais que les personnes SDF n'ayant pas de domicile devaient se ruer vers tous les centres d'hébergement. Moi j'ai pris la décision de ne pas y aller et de vivre ce confinement dans une maison abandonnée ».

Ça n'a pas été facile pour elle mais elle se sentait plus rassurée en vivant ce confinement de manière solitaire. Mais le défi était de subvenir à ses besoins quotidiens, elle devait se rendre tous les jours près de la gare pour récupérer son colis alimentaire, et avec ce qu'elle recevait des rares voyageurs dans la gare quand elle y arrivait bien sûr lui permettait de faire ses courses :

« Je savais à quoi m'attendre en faisant ce choix mais je ne regrette pas, même si j'en ai bavé ».

Le plus difficile pour elle pendant ce confinement était l'isolement heureusement pour elle était son chien qui est son fidèle compagnon. Elle regrette néanmoins le fait que les centres d'hébergement étaient pleins de monde sans respect d'une certaine intimité des usagers. Elle ne regrette pas son choix car pour elle, c'était le moyen le plus sûr de ne pas contracter le virus.

3. CHAPITRE TROIS : ANALYSES DES PROTRAITS D'ACTRICES

« Pour beaucoup, à l'heure du confinement, la chambre ou l'espace domestique est devenu quelque chose qui n'est plus seulement la sphère privée. Le lieu est redoublé d'autres dimensions : une école pour les cours à distance, un bureau pour le télétravail, un lieu de réflexion sur la crise sociale et politique... Tous ces lieux, d'habitude disséminés, se retrouvent tout d'un coup recroquevillés dans un lieu unique » (Lacroix, 2020).

Le confinement a été une période marquante pour notre société, période pendant laquelle cette société a mise à nue les réalités qui étaient déjà visibles au sein de celle-ci. Le confinement a été la période de tous les constats comme on a pu l'entendre ici et là ; on n'est pas tous égaux face au confinement, c'est un fait qui peut se confirmer aux quatre coins du monde et encore plus en Belgique. De l'analyse que je tire des conversations que j'ai eu avec les actrices dont j'ai dressé les portraits, les effets de la concentration des espaces peuvent être regroupées dans trois catégories : le détricotage de nombreux liens sur lesquels se fonde la société, l'impact émotionnel et la difficulté de tenir la performance dans tous des domaines de la vie où elle est exigée.

3.1. De la difficulté d'établir et maintenir des liens sociaux au cours de la pandémie

On l'a vu avec Elias et Durkheim qu'il n'y avait pas de société, et de faire société sans la possibilité pour les Hommes et les femmes d'entrer en relation avec leurs semblables. C'est la possibilité de construire du lien qui fait de nous les « êtres sociaux » que nous sommes. Alors dans certains cas le confinement a permis que la question du lien entre membres d'une même famille soit sinon redéfinie, au moins renégociée. Mais en général, tant au sein de la famille qu'en dehors, le confinement a rendu ardu les liens sociaux.

3.1.1. A quelque chose malheur est bon...

« De façon générale, l'un des meilleurs prédicteurs de la santé des gens est la qualité des liens sociaux, le tissu social qu'ils et elles entretiennent. Or ici, ce lien social est mis entre parenthèses. Et la date du déconfinement social est d'ailleurs toujours au conditionnel, ce qui ne fait qu'aggraver la situation. Celle-ci est inédite ; nous n'avons aucun point de comparaison en termes d'analyses en sciences humaines et sociales. Mais ce qui est certain, c'est qu'au même titre que l'adaptation qui nous est demandée - gestion du télétravail, gestion familiale en vase clos... -, la diminution drastique de liens sociaux devient lourde, difficile, fatigante mentalement. Attention, il n'est pas nécessaire de voir un grand nombre de personnes pour se sentir bien ; le besoin fondamental consiste en des relations de qualité avec quelques personnes » (Dardenne, 2020).

Le confinement a ceci de particulier qu'il a été vécu selon le cas différemment en fonction de l'entourage ou pas, il a affecté les individus en fonction de leurs conditions de vie, leurs situations familiales, professionnelles et même dans une certaine mesure de leur état de santé.

On observe que dans certains cas, notamment celui des familles (aussi bien de mamans solos, que de femmes de familles migrantes), le fait de vivre confiné a consolidé des liens familiaux. On voit donc comment de façon implicite ces familles en consolidant les liens familiaux ont élaboré dans une certaine mesure une stratégie pour faire face à cette rupture des liens sociaux. En réalité cette stratégie, impensée, a été mise en œuvre de manière non calculée donc, par la (re)négociation, l'adaptation des rapports entre les membres de la famille. Cette phase a aussi permis de mettre en évidence certaines cloisons qui font dysfonctionner la famille, même si elles sont impensées. Cette cloison est dans les publics ciblés (migrants, monoparentalité) souvent mal comprise.

En effet, l'une des remarques qui attire mon attention dans la quasi-totalité des portraits de femmes que j'ai pu réaliser c'est que la concentration des espaces est venue en quelque sorte mettre un temps d'arrêt sur leurs façons de vivre, un temps pendant lequel les choses qui faisaient partie du quotidien et donc considérées comme dans l'ordre des choses, ont été (re)questionnées. Ce constat intervient en corrélation avec le lien social : en faisant le tour de ces différents portraits, ce temps de confinement a soit resserré les liens familiaux entre elle et leurs enfants, entre elle et leur compagnon, soit les a distendus.

Les relations familiales se sont avérées donc être un levier qui a permis à certaines femmes (Emel, Céline, Imani, Assa, Sarah, Jemah, Ayah, Liza) de mieux vivre ce confinement de manière psychologique, elles ont trouvé refuges dans les relations familiales qui pour elles ont été un élément crucial dans la gestion de la charge psychologique qu'imposent ce confinement. Elles ont trouvé malgré les difficultés qu'imposent la concentration des espaces un soutien dans les relations familiales pour faire face à cette dure épreuve qu'a été le confinement. Ces femmes ont ainsi profité de cette période pour se rapprocher de leurs familles, leur confinement a été un moment où celles-ci se sont encore plus attachées à leurs familles notamment à travers différentes activités (jeux, cinéma...).

Fort est de constater que malgré toutes les exigences que revêt ce confinement, il a été plus facile pour certaines que pour d'autres. Pour les femmes qui avaient des ressources externes, à savoir un entourage familial, un travail, un chez-soi, ont pu s'organiser et mieux s'adapter à cette période plus ou moins rapidement. (Blaise, 2020).

3.1.2. La fragilisation du lien social

On peut définir la fragilisation du lien social comme « *La situation dans laquelle se trouve la personne qui, du fait de relations durablement insuffisantes dans leur nombre ou leur qualité, est en situation de souffrance et de danger* » (Conseil économique, social et environnemental, 2017). La fragilisation du lien social est une conséquence générale du confinement : les expressions distanciation sociale, ou physique expliquent à eux seul l'idée de ce paragraphe. Cependant, il est important que l'on puisse souligner tel que cela ressort des différents portraits d'actrices, notamment chez les mamans solos les effets/impacts de la fragilisation des liens. Attention ce n'est pas pour dire que le fait d'être maman solo en période de confinement prédispose à cette fragilisation du lien

social. Il y a des mamans solos dans mon cas d'étude qui bien que vivant seules avec leur(s) enfant(s) ont plutôt bien vécues le confinement et à contrario il y a des femmes des familles migrantes qui avec toute leur famille s'en sont moins bien sorties. Ici ce n'est donc pas le nombre qui prédispose à bien vivre ou mal vivre notre confinement. Mais toujours est-il que dans mon cas d'étude j'ai pu observer que cette fragilisation du lien social s'est beaucoup plus révélée chez certaines mamans solos qui vivent seules avec un enfant en bas âge. En effet, ces mamans ont besoin dans leur quotidien du soutien de leur entourage. Occupées toute la journée avec leur enfant, elles en viennent à se couper du monde extérieur, de l'autre parent par exemple...

Le constat est donc le suivant : pour les femmes sans ressources (famille, ami.e.s, collègues...) ou avec peu de ressources, dont l'entourage est parfois très dysfonctionnel, le logement toujours un peu précaire et les liens d'attachement plutôt insécures, il était beaucoup plus difficile de s'adapter et de s'organiser (Blaise, 2020)

3.1.3. La question de l'intimité individuelle, de couple et de famille

« L'intimité, c'est avant tout un droit, c'est le droit qui nous est accordé par notre société de disposer d'un territoire dont nous sommes le gérant, où personne ne peut accéder sans notre accord : un territoire privé. Disposer d'un territoire d'intimité est ce qui donne consistance au sentiment d'exister d'une famille, d'un couple et d'un individu. Il y a donc plusieurs territoires d'intimité qui se complètent et qui interagissent les uns avec les autres » (Neuburger, 2020).

Le confinement a mis à mal la notion de territoire intime, déjà qu'en temps normal cette question est assez difficile à gérer. Ajouter au confinement, c'est le facteur principal de tensions et de risque de conflits entre territoire individuel, territoire de couple et territoire de famille. En effet, dans la quasi-totalité des familles de mon échantillon, le principal problème est celui de la revendication d'espaces aussi bien dans les familles migrantes, les familles monoparentales. Les enfants demandent leurs espaces privés, les couples demandent leurs espaces privés et les mamans solos demandent également leurs espaces. Il en est de même pour les femmes sans-abris. Malheureusement dans le cadre du confinement on ne saurait répondre à ces différentes demandes car le principe même du confinement tel que je l'ai défini dans les concepts, voudrait qu'en temps de confinement, que tous les membres d'une même famille soient obligés de vivre les espaces communs. Ils seront alors concentrés physiquement (corps) et/ou dans la représentation d'eux-mêmes. Il faut alors une stratégie pour que tout le monde puisse dans une certaine mesure cohabiter de manière paisible : la négociation de l'espace.

Le cas particulier des femmes sans abris fait écho à ce niveau en effet, pour certaines confinées dans des lieux de vie tels les hôtels les centres d'hébergement d'urgences, le fait est qu'ils étaient tous pleins et craqués pendant cette période de crise. On comptait des chambres surpeuplées qui accueillent jusqu'à cinq lits dans des chambres parfois pas très grandes. Il fallait donc négocier la cohabitation avec des individus étrangers les uns aux autres, à cela il fallait rajouter à cela la promiscuité : comment dans des espaces partagés comme dans ces cas avoir une intimité ? Cette éventualité s'avère donc être impossible. Le confinement dans la rue exclut également pour ces femmes la possibilité de disposer d'un espace personnel pour leur confidentialité.

La concentration des espaces pendant ce confinement se traduit donc par une difficulté voire même dans certains cas une impossibilité de s'isoler. C'est cette situation qui a été à l'origine de diverses tensions au sein de certaines familles. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les conflits de territoires se manifestent aussi bien qu'au sein des familles qui occupent un petit logement, un logement surpeuplé, que dans les familles qui occupent de grands logements, maisons avec jardins, même si ces conflits de territoire se manifestent différemment. Pour certaines mamans solos cela se traduit par la petitesse du logement, le surpeuplement du logement et dans cette configuration malgré les efforts de préservation de l'intimité de chaque membre de la famille il y a toujours des tensions qui persistent quand le besoin d'isolement (pour travailler, étudier, se poser, pour jouer) se fait sentir. Pour certaines familles migrantes les conflits de territoire sont permanents et la négociation des espaces fait par la maman se base sur les besoins (devoirs, jeux, études, télé études, télétravail, repos) de chaque membre de la famille pour préserver un semblant d'intimité. En ce qui concerne certaines femmes sans-abris les conflits de territoires étaient fréquent dans certain centre d'hébergements ce qui étaient à l'origine de tensions, ici il n'y avait pas vraiment de négociations de l'espaces, et l'isolement n'était juste pas possible sinon à l'extérieur mais dans ce cas il n'était pas choisi.

Dans le cas de certaines familles migrantes les conflits de territoires faisaient suite à des tensions antérieures au confinement mais qui se sont cristallisées pendant cette période et l'on rendu plus difficile à vivre :

« C'était tendu tout le temps... », « c'est un combat quotidien qui finit par épuiser », « j'ai développé des capacités qui m'amène à ne plus me plaindre » (Assa, femme de famille migrante).

La crise accentue une partie des inégalités qui existent dans la société Belge, on a pu le voir dans les différents portraits qu'elle est plus fatale pour les femmes les moins protégées comme les femmes sans abris, certaines mamans solos et les femmes de famille migrante. L'on a vu également observer que le niveau de vie détermine notre expérience du confinement ainsi, l'espace dont dispose chacun dans son logement est un facteur important dans cette expérience du confinement. On a plus de difficultés à être confinées et d'avoir un espace d'intimité dans un petit appartement à six (cas de Céline) que dans une maison avec jardin (cas d'Emel) mais toujours est-il la concentration des espaces met en évidence ces réalités longtemps niée qui s'exprime ici.

3.2. Dynamiques psychosociales dans le contexte du confinement

« L'épidémie en soi n'est pas un événement traumatique, par contre sa gestion (dont les mesures de confinement) et ses conséquences vont générer de multiples situations qui vont à leur tour être possibles sources de difficultés, de stress, de détresse, de troubles déclenchés ou majorés, immédiatement ou à distance de l'événement », (Bao et al., 2020).

Le confinement a été une épreuve particulièrement difficile pour certaines femmes, de même qu'il a eu un impact psychosocial considérable sur celles-ci. Comme facteur explicatif on distingue pour certaine la solitude (Nandy), pour d'autre l'isolement (Mady, Fatou Valerica, Elena) et pour d'autres encore la précarité (Leigh-Hunt et

al., 2017). Pour toutes les femmes (Mady, Fatou, Valerica, Elena, Nandy), on observe que le confinement a eu des effets psychologiques et sociaux et cela a également un impact sur la santé mentale de ces femmes.

3.2.1. La composante émotionnelle

Une constante apparaît dans les conversations : la prégnance de l'émotionnel. La rudesse d'un confinement dans un espace soit exigüe, soit dans un entremêlement de rôles et de positions a donc aussi été émotionnelle comme quelques-unes des expressions récurrentes et présentes dans le discours des femmes.

« J'étais tendue » ; « J'étais à fleur de peau, je criais beaucoup » ; « J'étais au bord de la crise de nerf », « J'ai failli craquer » ; « Plusieurs fois je suis allé pleurer dans la chambre... » ; « J'étais révoltée, je me disais que c'est injuste » ; « J'avais peur »...

Nandy, maman solo conclut en ces termes :

« Être maman solo pendant le confinement est très épuisant, mentalement, psychologiquement et même financièrement je ne le souhaiterais à personne » (Mady, maman solo).

3.2.2. Le poids de la solitude

Une autre source qui a mis à mal la santé mentale de certaines de ces femmes est la solitude. Cette solitude est plus marquée chez certaines mamans solos pour qui la solitude du confinement et l'isolement a été une épreuve particulièrement difficile :

« Je me suis résignée à consulter un médecin car ça n'allait plus, il m'a mise sous anti dépresseur(...), je me suis sentie mal face à tout cela » (Nandy, maman solo).

La solitude a ainsi été une épreuve particulière chez certaines qui en garde des traces de nos jours. Chez les femmes sans-abri, la solitude est déjà une réalité quotidienne. Avec le confinement, les rues, les gares et les lieux publics vides, elles ont davantage souffert de la solitude. L'une d'entre elle explique qu'en période ordinaire, elle vit et subit tous les jours une distanciation sociale. C'est d'ailleurs la raison de sa présence dans la rue. Or, le confinement est venu cristalliser ce sentiment. La précarité, la mise à la marge dont je parle dans cette étude n'est donc pas uniquement matérielle. Elle est aussi sociale et surtout psychologique.

3.2.3. Confinement entre fragilité et résilience

«On est contraint à réfléchir pour essayer de s'en sortir. On ne peut être bien dans sa chambre qu'en période de paix. Quand on est en guerre contre l'invisible, on a des angoisses. Si on ne fait rien, on est prisonnier, on est gelé. Si on se met à penser, on peut soit créer des merveilles et inventer une autre manière de vivre, soit créer des boucs émissaires, et là on ajoute du malheur au malheur.» (Boris Cyrulnik, 2020).

La crise sanitaire a mis en exergue un certain nombre de constats qui permettent de constater qu'elle a fragilisé une certaine catégorie de personnes d'autre part, mais elle a démontré qu'il y a des personnes qui ont réussi à en tirer avantage.

La fragilité

On a entendu dans tous les médias et journaux que de nombreuses catégories de personnes et d'activités ont été fragilisées par la crise sanitaire. Mais la situation des catégories de personnes dont je parle n'est pas présente dans les radars et les principaux canaux de traitement de l'information. Si je me focalise uniquement sur les femmes sans-abris par exemple, j'ai assez de matière pour expliquer cette idée.

L'expérience d'Elena démontre à suffisance cette fragilité dont sont victimes certaines femmes sans-abris, au point de vouloir se couper complètement de la société, au point de ne plus en solliciter son accompagnement. Il faut dire que cette dernière a par le passé sollicité des aides au relogement qui se sont toujours soldées par des refus. Le fait pour elle de ne plus avoir recours au système comme le dit est une forme de résistance face aux multiples refus qu'elle a dû essuyer par le passé. Cette frustration s'est accrue pendant le confinement car pour elle il a été inadmissible de penser à un confinement sans prendre en compte les personnes sans-abris comme elle. On pourrait également faire un rapprochement avec l'expérience de Valerica, pour qui au vu de la situation de surpeuplement des centres d'hébergement a préféré rester dans la rue. Cette décision a été selon elle le meilleur moyen pour elle de ne pas attraper le virus.

L'expérience d'Amélie nous interpelle également, on constate qu'elle dénonce dans une certaine mesure les conditions dans lesquelles s'est déroulé son confinement qui étaient selon elle n'était pas logique par rapport à l'idée qu'on pourrait se faire du confinement. Elle était confinée la nuit et le jour elle devait quitter le centre qu'elle occupait car ne pouvant pas y rester en permanence. Cette situation a ainsi augmenté ses chances de contracter le virus de plus, cette situation de va et vient entre le centre d'hébergement et l'extérieur aurait également pu mettre les autres résidentes en danger.

En plus de ces femmes sans-abri, on pourrait également mettre en évidence le cas de certaines mamans solos. L'expérience de Fatou nous le montre à suffisance en effet, de par son expérience du confinement on y voit une succession de frustrations qui dans son discours est perceptible, c'est également le cas de Nandy pour qui le confinement a fortement fragilisé au point d'impacter sur la santé par sa consommation régulière d'alcool comme une sorte d'exutoire, qu'elle reconnaît d'ailleurs.

Au-delà des constats amers, de la résilience

La crise sanitaire a été également l'occasion pour certaines de ces femmes de tourner cette situation en leur faveur et d'en tirer profit.

On peut observer des facteurs de résilience de part et d'autre des expériences dans les différentes expériences de confinement de nos actrices. Le cas de Céline est très parlant, en effet, le début de son confinement a été difficile du fait qu'elle devait aller travailler en laissant ses cinq enfants à la maison ce qui n'était pas évident pour elle. Elle a par la suite démissionné car impossible d'aller travailler en laissant ses enfants confinés tout seul. On pourrait croire sa démission aurait pu être une situation qui aurait pu la fragilisée mais au contraire elle a trouvé dans cette situation des facteurs de consolidation des liens familiaux entre elle et ses enfants, elle a pu rattraper le retard des devoirs scolaires de ses enfants qu'elle avait accumulé, s'occuper d'elle de ses enfants :

« Une fois que j'ai démissionné, le confinement est devenu génial » (Céline, maman solo).

Tous ces facteurs qu'elle a exploités ont rendu son confinement plus facile à vivre aussi bien au niveau psychologique que familial.

Le confinement a été pour certaines d'entre les femmes de mon échantillon un moment de prise de conscience sur des inégalités auxquelles certaines femmes font face. Ayant elles même vécues de manière accrue ces inégalités pendant le confinement certaines en sont venues à prendre des décisions qui pourraient impacter leur avenir et leur position dans les catégories de classe sociale. C'est le cas de Mady qui déclare :

« Cette période m'a poussé à être plus ambitieuse car j'aspire à mieux pour ma fille, je ne voudrais pas qu'elle confirme la théorie de la reproduction sociale » (Mady, maman solo).

Partir d'une situation désavantageuse pour en tirer profit ont permis également à certaine femme de vivre le confinement sous un autre angle le cas de Sarah le met parfaitement en exergue. Sarah travaillait normalement dans un hôpital pendant le confinement et son mari restait confiné à la maison. D'habitude, c'est après le boulot qu'elle va chercher sa fille à la crèche et rentre à la maison pour s'occuper de tâches domestiques. Le confinement ayant bouleversé cette configuration, son mari restait à la maison avec leur fille et a pris la relève des tâches domestiques, et s'occupait également de leur fille :

« Il faisait tout ... » (Sarah, femme de famille migrante).

Cette situation a été très apprécié de Sarah qui n'avait plus en plus de son travail qui était déjà assez éprouvant pendant cette période si elle en plus ajouter à cela les tâches domestiques cela aurait été très difficile et presque impossible à noter également qu'elle était enceinte ; on comprend ainsi son soulagement face à cette situation :

« On n'est pas des robots, on a besoin d'aide ! » (Sarah, femme de famille migrante).

Malgré tout on observe quand même que les femmes des familles migrantes traduit un souhait d'une meilleure implication de la part de leurs maris/compagnons, elle aurait cru qu'avec la crise leurs hommes se seraient plus investi dans l'exécution des tâches domestiques et scolaire mais force est de constater que ça n'a pas toujours été cas et que ces dernières ont vu leur charge de travail domestiques et mentale augmentée à cela fallait rajouter le frustrations. Même si dans certains cas on observe une volonté d'implication des hommes il reste néanmoins que la majorité du travail domestique et scolaire a été fait par ces femmes. Ceci traduit donc les inégalités entre femmes et hommes qui se manifestent au sein des familles. Les femmes de familles nombreuses sont celles qui sont le plus victimes de ces inégalités.

un élément important attire notre attention dans les familles de femmes migrantes : on observe que les femmes sont dans un combat permanent pour l'implication ou plus d'implication de la part de leurs mari/compagnon dans les tâches domestiques. On observe qu'à force d'insister pour certaines, c'est devenu une habitude qui a été intégré par les hommes mais pour d'autres les habitudes sont difficiles

à changer le cas de Assa qui se trouve dans une situation où finalement pour éviter les tensions qui sont très présentes au sein de son couple. Elle a fini par arrêter de demander que son mari s'implique plus. Elle a fini par se résigner et à laisser tomber :

« C'est un combat quotidien qui finit par épuiser » (Assa, femme de famille migrante).

Pourrait-on affirmer que pour certaines femmes de familles migrantes qu'à force de combat elles capitulent et préfèrent avoir la paix plus que l'égalité? :

« J'ai développé des capacités qui m'amènent à ne plus me plaindre » (Assa).

3.3. Confinement dans des espaces concentrés et modification des conditions de la performance

Articuler travail et confinement a été un défi pour certaines femmes, mais plus encore, les conditions du confinement ont fortement influencé les conditions de performance individuelles dans le travail domestique, professionnel, etc. Être confinée avec un ou des enfants qu'on soit maman solo ou femmes de familles migrantes, le confinement a traduit une réalité qui s'est vérifiée à travers les récits des expériences vécues du confinement.

Au niveau professionnel, on observe donc un prolongement des inégalités professionnelles dont sont victimes les femmes et celles-ci ont dû pour certaines aller jusqu'à reléguer leur carrière au second plan en privilégiant leur rôle de maman. la réduction de la performance s'explique pour la plupart d'entre elles par la superposition de tous les rôles dans le même espace, le même temps et avec des sollicitations différentes : le temps du travail se confond avec le temps du ménage, et le temps des repas ou des devoirs.

On observe qu'il y a quand même des faits qui sont frappants aussi bien chez les mamans solos que chez certaines femmes migrantes. En effet, les femmes et les hommes n'ont pas été confinés de la même manière notamment en ce qui concerne la redistribution du temps, de l'espace, des tâches scolaires et des tâches domestiques. Le télétravail a eu un impact assez négatif pour certaines de ces femmes car elles étaient toujours fortement sollicitées par les enfants : *« 48 % des femmes en travail à distance vivaient avec un ou plusieurs enfants au moment du confinement, contre 37 % des hommes »* (Coconel,2020). Les femmes de mon échantillon ont donc pour la plupart eu du mal à s'isoler pour travailler soit à cause de l'étroitesse de l'espace disponible dans leur logement, soit à cause de la sollicitation permanente des enfants. On observe également pour beaucoup qu'elles ont eu l'impression de travailler plus pendant cette période. En effet en période où les horaires de travail sont régies mais pendant le confinement on travaille à tout moment de la journée et de la nuit.

Cependant, les sollicitations des enfants, des collègues, du mari ne prennent pas en compte la présence et les besoins des autres... Nandy explique par exemple que :

« Je me suis sentie délaissée et je n'ai pas pu travailler comme d'habitude, je faisais la moitié de mon travail » (Nandy, maman solo).

Cette réduction ou baisse de la performance a été assez mal vécue pour certaines qui en développent une certaine frustration qui amène aussi à la perte d'estime de soi :

« Une partie de mon travail consistait à répondre aux appels des usagers, il y avait des moments où quand je décrochais le téléphone il y avait mon fils en fond sonore qui criait et c'était difficile de travailler dans cette situation, je ressentais qu'à l'autre bout du fil les gens ne comprenaient pas toujours et me jugeait quant à ma capacité de traiter leur cas » (Nandy, maman solo).

Emel (femme de famille migrante) comme beaucoup d'autres mamans a également fait ce constat, elle mentionne la difficulté qu'elle a eu à faire du télétravail car elle était toujours sollicitée par ses enfants. Cette réduction des performances pourrait ainsi impacter les relations avec la hiérarchie et pourrait même à terme engendrer la perte de l'emploi.

Au niveau domestique on constate que pour certaines femmes le confinement a fortement réduit la performance individuelle notamment dans l'exécution du travail domestique et ménager. C'est le cas de Fatou (femme de famille migrante) qui comme d'autres femmes croulaient sur les travaux domestiques pendant le confinement, ne pouvant pas tout faire, elle faisait ce qu'elle pouvait et le reste elle remettait à plus tard ou laissant tomber chose qui d'habitude n'arrive pas. Cette situation selon elle aurait pu être gérable si elle avait le soutien de son mari dans l'exécution de cette tâche, il aurait pu compenser cette baisse de performance mais ce n'était pas le cas d'où sa résignation :

« Ce n'est pas du tout son affaire, monsieur est toujours dans sa chambre au téléphone » (Fatou, femme de famille migrante).

La pression professionnelle a été un des éléments explicatifs du casse-tête que subissent les femmes qui exerçaient dans les domaines en lien direct avec la crise sanitaire, mais aussi celles qui travaillaient dans des domaines qui n'avaient pas de liens directs avec la crise. Toujours est-il que ces femmes étaient soumises à des pressions diverses qui d'une façon comme d'une autre ont eues un impact sur leur santé mentale :

« Si je continuais tout ça en travaillant comme je le fais à temps plein et dans cette ambiance tendue avec mon chef je ne m'en serais pas du tout sorti (...) » (Céline, maman solo).

La pression professionnelle qu'elle a subie au travail l'a ainsi conduit à démissionner par la suite, il faut dire que seule la pression professionnelle n'a pas été à l'origine de cette démission, il y avait également cette difficulté émotionnelle de devoir laisser cinq enfants seuls à la maison et d'aller travailler, certes elle pouvait compter sur les grands mais ce n'était pas suffisant.

Cette pression professionnelle se traduisait par une augmentation de la charge de travail qui devenait plus difficile à gérer et à articuler avec tous les autres rôles que ces femmes devaient jouer. Toute cette situation fait que ces femmes se sentaient parfois débordées ce qui a eu un effet pervers sur leur santé mentale :

« Je veux qu'on diminue la charge de travail » (Liza, maman solo).

La pression professionnelle a ainsi engendré des frustrations qui ont amené certaines femmes à vivre un confinement sous forme d'injustice. Certaines estiment qu'il est important de prendre en considération les spécificités des travailleuses :

« On nous mettait la pression au travail il fallait épuiser les budgets spéciaux allouée à la gestion de la crise, je devais travailler encore plus, avec mon fils qui m'interrompait tout le temps, et j'étais toute seule pour gérer ça (...) je pense qu'ils auraient quand même dû prendre en compte ma situation de maman qui vit seule avec un enfant de 2 ans » (Nandy, maman solo).

Mais toutes les injonctions de performance à l'endroit des femmes dont nous avons parlé à aussi mobiliser chez elles l'invention, l'aménagement ou l'adaptation d'autres mécanismes de gestion de la vie familiale et professionnelle. Coum (2020) l'explique en ces mots :

« Le « prochain familial » : le/la conjoint/e, l'enfant, le parent... Le huis-clos familial est convoqué comme une ressource – « heureusement qu'ils/elles sont là, au moins on n'est pas seul » - ou comme un moindre mal, une compagnie obligatoire » (Coum, 2020).

Deux principaux mécanismes sont mobilisés pour réorganiser le fonctionnement de la famille. Ils n'ont pas connu les mêmes succès dans tous les cas de figures, mais il y a cette ouverture amorcée de part et d'autre et qui sans doute fait son petit bonhomme de chemin. Il s'agit de la solidarité et de la délégation. Comme l'a expliqué Coum, « le prochain familial » est mobilisé tantôt comme une aide, y compris dans les tâches et les domaines dans lesquels il n'est pas nécessairement intervenu par le passé, tantôt comme un soutien, un renfort... C'est le cas de certaines tâches domestiques pour lesquelles maris et enfants sont désormais sollicités, c'est le cas du suivi scolaire par les deux parents...

L'installation et la mise en œuvre de ces mécanismes ont connu eux aussi des fortunes diverses. Elles ont été douces, tout en coopération, en bonne entente dans certaines familles, alors qu'elles ont été revendiquées à cor et à cri dans d'autres familles.

Ce constat se confirme avec le cas d'Ayah, elle a passé son confinement avec son fils de 6 ans chez son cousin. On constate qu'à travers son expérience du confinement, la famille a joué un rôle très important dans son expérience du confinement. En effet, ne disposant pas de logement avant le confinement, elle a été accueillie chez son cousin. On observe que la famille a joué un double rôle aussi bien en l'accueillant mais également en prenant le relais quand il y avait des tensions entre elles et son fils notamment lorsqu'il faisait des bêtises, ne respectait pas les consignes et lors des devoirs scolaires. Ces facteurs ont contribué à ce que son confinement soit beaucoup plus facile :

« Le soutien de mon cousin m'a beaucoup soulagé, je pouvais compter sur lui quand ça devenait tendu avec mon fils » (Ayah, maman solo).

Il faut ajouter à cela la baisse de sa charge de travail notamment le travail domestique, elle pouvait encore compter sur son cousin qui la plupart du temps s'occupait de ces tâches.

La famille a également joué un rôle très important dans le cas de Sarah en effet, ayant un enfant de 2 ans et enceinte (à l'époque du confinement) et travaillant dans un hôpital pendant le confinement, sa petite sœur est venue passer le confinement dans sa famille et cela a été un soulagement pour Sarah qui pouvait se reposer à la fois sur son compagnon et sur sa petite sœur dans la gestion des tâches domestiques, s'occuper de l'enfant pendant qu'elle allait au travail. Son temps libre était consacré exclusivement à son repos :

« Si ma petite sœur n'était pas là, on aurait été dans la merde » (Sarah, femme de famille migrante).

De manière assez générale, on observe que certaines femmes ont pu grâce à certains mécanismes, déléguer certaines tâches aussi bien aux enfants qu'aux maris. Cette délégation a été un facteur d'allègement des tâches domestiques consacrées à la mère. La délégation a été ainsi un mécanisme fort apprécié par ces femmes qui souhaiteraient que cela perdure et devient un mode de fonctionnement des familles.

4. CHAPITRE QUATRE : THEORIES FEMINISTES, THEORIES ACTUELLES ?

Une fois tous ces constats faits, il me semble important de les confronter aux théories féministes afin de voir comment celles-ci se matérialisent et s'expriment dans les différentes expériences des femmes de mon échantillon. L'objectif de cette partie est de montrer comment mon terrain permet d'expliquer, de nourrir et parfois de compléter les théories et concepts féministes qui ont été mobilisés ici. Pour rappel il s'agit de l'intersectionnalité, de l'écoféminisme matérialiste et la justice sociale.

4.1. Le confinement pour raconter l'intersectionnalité

L'un des apports majeurs du concept de l'intersectionnalité et que mon terrain révèle bien, c'est qu'il n'est plus tout à fait pertinent de regarder la réalité sociale sous un seul prisme disciplinaire. L'intersectionnalité se présente donc de nos jours comme l'une des contributions théoriques les plus importantes du féminisme. En effet, bien plus qu'une théorie, l'intersectionnalité se positionne comme un instrument de lutte contre les discriminations (Bilge, 2009).

On peut affirmer sur base des constats qui ressortent de certains portraits d'actrices que le confinement a été plus rude pour certaines femmes que pour d'autre, cette rudesse dépend des conditions dans lesquelles le confinement a été vécu, et trouve explication dans le parcours et les préoccupations de ces femmes d'une part et par la superposition, la sédimentation de plusieurs facteurs discriminants : l'origine, la couleur de la peau, la classe sociale, la situation socioprofessionnelle, l'âge, le statut (mariée, célibataire, maman solo...) d'autre part.

4.1.1. Le parcours et les préoccupations de nos actrices : une manifestation des discriminations

On observe qu'en fonction des parcours et des catégories de nos actrices les discriminations se manifestent différemment.

- Le cas des mamans solos :

Partant des constats de la littérature selon laquelle les difficultés des familles monoparentales sont éprouvées par la crise du Corona, car il ne faut pas oublier qu'elle ne fait qu'exacerber une situation socioéconomique qui préexistait avant l'avènement du Covid-19. Un constat important mérite d'être posé d'emblée : isolement et précarisation font mauvais ménage, « surtout lorsqu'on est une maman seule » (Le Ligneur, 2020).

Ce constat est effectivement confirmé de par les expériences de confinement de nos actrices. Les mamans solos ont des parcours différents qui méritent d'être appréhendés de manières différentes. De manière générale on observe que ces femmes sont toutes instruites, ont un travail souvent précaire (cas de Mady qui doit cumuler deux emplois pour avoir un mi-temps) ou un travail « normal » (temps plein : Nandy, Liza), ou sont en situation de chômage (Ayah, Céline) mais ont toujours travaillées. Pour celles qui ont des emplois précaires ou sont en situation de chômage, les préoccupations sont les mêmes. Enfin, il va de soi que le confinement n'est pas vécu de la même manière selon qu'on est dans un petit appartement, un appartement surpeuplé, ou un appartement où on dispose de plus d'espace.

Pour celles qui sont en situation de chômage et ont un emploi précaire, on observe comment leur situation socio-économique a eu un impact sur leur manière de vivre le confinement. Elles ont vécu leur confinement dans de petits appartements où l'espace devait se négocier de manière assez stricte, voire même militaire. Et la promiscuité, le manque d'espace, la solitude, le manque d'accompagnement, la fragilisation et la rupture des liens sociaux ... en se superposant ont rendu leur confinement très difficile. Il est en effet plus difficile quand on subit en même temps le poids de tous ces facteurs de trouver rapidement les issues de secours. On a de la difficulté pratique à continuer de se créer et d'entretenir un réseau familial ou amical, de manière à pouvoir pallier certains imprévus ou situations difficiles. Cette situation concourt donc à la fragilisation de ces mamans solos.

Ces mamans solos ont ainsi vécu leur confinement avec des facteurs de complications qui ont eu un impact considérable sur leur santé mentale et psychologique ce qui font d'elles des mamans encore plus fragiles qu'avant le confinement. Mon terrain me permet donc à ce niveau d'affirmer cette corrélation qu'il pourrait avoir entre monoparentalité, précarité et fragilité des mamans solo pendant le confinement.

Les mamans solos qui travaillent, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ont également été fort impactées par le confinement. Quand l'espace n'a pas été un problème à proprement parler, d'autres facteurs discriminants ont rendu leur confinement difficile. Comme on l'a vu dans l'analyse des portraits, elles ont subi à l'intersection des aspects psychologiques, émotionnels et professionnels, une pression importante. Une fois de plus l'addition de toutes ces pressions a fortement contribué à fragiliser les mamans solo salariées.

Une différence à l'intérieur même de cette catégorie entre les salariées et les chômeuses, au-delà de l'étendu de la précarité, réside dans la capacité pour les premières mamans solos salariées à mobiliser leur réseau familial et social, et à mieux résister à la déconstruction des liens sociaux. L'occasion qu'offre cette étude sur le confinement des femmes de familles monoparentales de bien distinguer la variation de la capacité de résilience selon la situation socioéconomique nous apparaît fondamentale. Au-delà d'une intuition, ce constat est désormais établi, au moins pour le cas des actrices concernées par cette étude.

On peut aussi aisément faire le constat selon lequel le confinement révèle la difficulté qu'ont eues les mamans solos qui travaillent, à articuler vie familiale (domestique et intime), vie professionnelle et vie sociale. Il y a ici aussi la mise en lumière d'un cas de fragilité qui trouve son explication dans la difficulté dans un même espace à démêler les rôles de maman, d'institutrice, de travailleuse, de femme/épouse... Dans ces conditions, une réalité transparait : celle d'un dilemme que l'on peut formuler de la manière suivante : comment comprendre qu'en tant que femme, maman et employée on devrait avoir à choisir un rôle au détriment d'un autre ? c'est à cette épineuse

question qu'ont dû répondre ces mamans solos, au point pour certaines de prendre des décisions radicales. Ces mamans solos ont dû choisir entre le travail et les enfants. Toutes ont privilégié le rôle de maman qui semble selon elles le plus important. On a même des cas comme celui de *Céline* qui en vient même à démissionner pour pouvoir s'occuper des cinq enfants, ou le cas de Nandy qui s'est mise en arrêt maladie pour pouvoir s'occuper de son enfant, c'est également le cas de Mady.

- Le cas des femmes sans abris

Le sans-abrisme est un phénomène complexe, qui dans tous les cas de cette étude est né de l'addition des situations socioéconomiques et familiales difficiles et d'un manque d'accompagnement de la personne qui se retrouve sans-abri. Qu'elles aient pu ou pas bénéficier des hébergements d'urgences ou que les centres furent bondés pendant le confinement, la question de l'espace de vie a été au cœur de la situation des femmes sans-abri pendant le confinement. Cette situation a renforcé leur précarité, et on le perçoit assez bien dans le paradoxe des injonctions qui leurs sont adressées : Il faut se confiner dans un espace clôt et limité ; mais il n'y a pas assez de place dans les centres d'accueil ; et les bénéficiaires des logements d'accueil doivent les libérer en journée, alors qu'ils.elles ne peuvent pas en principe sortir du cadre choisi pour se confiner...

Au final on observe que le confinement a été un élément révélateurs des situations d'inégalités qui rythment la vie sociale et familiale au sein de notre société. et que les femmes sont celles qui sont le plus impactées. sur elles reposent tous les rôles: maman, femme, travailleuse, compagne. Ces inégalité se manifestent dans les sphères familiale pour certaine, sociale pour d'autre.

4.1.2. 4.1.2 Le croisement des facteurs : origine, genre, classe sociale, couleur de la peau...

Il découle de notre terrain que de manière générale, les catégories de femmes de notre échantillon rentrent clairement dans le processus de différenciation et de positionnement sociaux et à l'enchevêtrement des systèmes d'oppression. Si on prend le cas des mamans solos on note cette imbrication des oppressions car elles sont discriminées dans la société de par le fait d'être des : femmes, des mamans seules, souvent d'origines étrangères, qui n'ont généralement accès qu'au travail précaire, en situation de chômage pour certaine et de sans-abrisme pour d'autre, pour qui il est difficile d'articuler télétravail – confinement - travail scolaire - et rôle de maman dans le même espace et souvent de petits espaces en période de crise.

On confirme donc avec Crenshaw que ces femmes « de la marge » sont non seulement discriminées au niveau institutionnel mais aussi sociétal. On parle tantôt d'intersectionnalité politique, tantôt d'intersectionnalité structurelle.

- À travers l'intersectionnalité politique : elles ont la possibilité d'envisager des alliances en permettant à ces différents groupes (maman solo, femmes de familles migrantes et femmes sans-abris) minorisés à travers les différents points qu'elles ont en communs et donc, identifier finalement sur quoi leurs revendications peuvent être communes. Dans notre cas, ce serait le mal logement, l'accès inégalitaire à l'emploi, les conditions inégalitaires à l'emploi, le genre, l'origine.

- À travers l'intersectionnalité structurelle, on pourrait ainsi traiter de la prise en charge institutionnelle des discriminations et des violences psychosociales qu'ont subies ces femmes, ici l'enjeu consiste évidemment à appréhender de façon la plus concrète possible les situations particulières vécues par des femmes qui ont subies ces différentes violences, fragilités et discriminations au sein des familles et de la société.

4.2. Le confinement au prisme de l'écoféminisme matérialiste

En tant que branche de la théorie féministe, ce courant appelle au croisement des luttes mais aussi à une prise en considération de nos émotions face aux crises mondiales croissantes comme c'est le cas par ailleurs avec la crise sanitaire.

La grande nouveauté qui ressort de mon terrain est que le confinement vient dans une certaine mesure remettre en cause certains aspects de l'écoféminisme matérialiste annexée à l'analyse matérialiste de l'oppression des femmes tel que théorisée par Delphy (1970). Pour elle, le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines est le fait du patriarcat. Or, pendant ce confinement, on a pu observer un renversement de situations, pour certaines femmes de familles migrantes, le confinement les amenant à aller travailler pendant que leurs conjoints devaient rester à la maison. Dans ces cas de figures, les rôles se sont inversés. On a pu voir des hommes s'occuper du travail domestique avec tout ce que cela comporte. Le confinement offre ainsi, insidieusement, un terreau d'expérimentation des conditions, raisons, logiques, stratégies, intérêts... de (re)négociation des rôles, tâches, fonctions, positions dans le couple. On voit en effet que cette dynamique de la (re)négociation sort des arcanes sinueuses du rapport homme-femme (non essentiel, ni essentialiste donc) pour adopter une logique pragmatique : que faire quand dans le couple ou la famille des besoins se présentent ? Le confinement a montré qu'en pareil cas, le pragmatisme surplante le genre dans certaines familles migrantes : la femme est celle qui peut continuer de rapporter de l'argent à la maison, le mari est celui qui peut en journée tenir la maison, et veiller sur les enfants confinés...

Pour expliquer autrement les choses, même si la discussion n'est pas tout à fait exclusive à une situation de confinement, on peut convenir que le cadre posé par le confinement permet de discuter avec beaucoup de pertinence les études réalisées sur la question des rôles et représentations de genre dans les couples et familles (avec en trame de fond la question de suprématie masculine organisée et entretenue par le patriarcat).

Silvia Federici dans *«L'invention de la ménagère»*, explique qu'« à ce jour, beaucoup considèrent le travail domestique comme la vocation naturelle des femmes, au point qu'il est souvent qualifié de «travail de femme» ». Avec le confinement, on se rend compte, malgré quelques résistances, que les catégories « travail d'homme » « travail de femme » sont encore poreuses, même au sein des familles de migrants (prégnance culturelles de la domination masculine et penchant pour le patriarcat). Le confinement vient donc libérer le champ des possibles dans les différentes formes de fonctionnement des familles : je pense à la répartition non genrée des tâches domestiques et du suivi/accompagnement scolaire des enfants par exemple. Au regard des résultats de mes analyses sur la problématique de l'importance des espaces en période de confinement pour les personnes de l'échantillon, il y a un bel espoir que les questions de solidarité, d'égalité de genre, de répartition des tâches, soient

détachées du prisme du genre et des rapports de force et de domination, pour se focaliser sur des leviers et des cadres plus opérants : d'un écoféminisme matérialiste à un écoféminisme pragmatique, véritable rempart contre l'«*épuisement silencieux* » des femmes.

4.3. Le confinement au prisme de la justice sociale

Les différentes expériences du confinement vécues par nos actrices font écho des situations d'inégalités qui persistent et sont normalisées dans nos sociétés. La vision féministe de la justice sociale met en exergue des éléments qui nous semble important de convoquer ici. Cette théorie critique se propose non seulement de mettre en lumière les rapports sociaux de domination et d'exploitation, mais aussi de le faire dans l'intérêt de l'émancipation des groupes dominés et exploités (Guégen et Malochet, 2014).

Comme l'avons si souvent dit, on ne vit pas le confinement de la même manière selon que lorsqu'on est dans une maison avec jardin, dans un appartement spacieux, dans un petit appartement dans un centre d'hébergement et même dans la rue de la même manière. Les besoins sont différents et l'accompagnement devrait être différent. C'est dans cette logique qu'on s'aligne avec les féministes pour prétendre à un fondement normatif de la société est l'idée de *participation égale* : la justice ambitionne à l'égalité de tous les membres de la société, et de ce point de vue il faut que les biens matériels soient répartis de façon équitable pour que tous les participants soient indépendants et aspirent à une dignité égale à tous les hommes et à toutes les femmes.

Il résulte des expériences de nos actrices que les inégalités se perpétuent et se cristallisent dans notre société, cette situation ne saurait perdurer dans une société qui se veut égalitaire comme la nôtre c'est également dans cette logique qu'on convoque la justice sociale. La justice sociale s'impose donc comme un principe fondamental des politiques sociales et les féministes s'en inspirent davantage. Pour les féministes, ces politiques sociales ou encore appelées politiques de genre pourraient être des instruments qui permettent aux gouvernements de mieux gérer les inégalités, et de mieux redistribuer les ressources entre les différentes couches sociales (Adelantado et Noguera, 1998). En effet, selon les expériences de nos actrices il serait mieux d'envisager au sortie de cette crise une société qui tendraient vers une égalité de genre, une égalité des catégories de femmes comme ont pu le mentionner à plusieurs reprise on ne peut pas confiné tout le monde de la même manière car tout le monde ne dispose pas des mêmes ressources, du même accompagnement, des mêmes besoins, des mêmes fragilités... c'est pour cette raison que la théorie de la justice sociales devrait prendre en compte ces spécificités qui sont multiples dans notre société.

On a pu observer qu'il ressort de notre terrain que les inégalités sociales sont présentes dans quatre principales sphères dans notre société à savoir : le marché, l'État, le foyer ou la famille, et les relations. Il est donc important de mentionner que la prise en compte de chacune de ces sphères peut améliorer le bien-être social de la population.

CONCLUSION

Je vais présenter cette partie qui tient lieu de conclusion en quatre points :

- Le premier consiste à faire la synthèse du processus de construction de l'étude; dans le deuxième point je présenterai les manières de répondre à la problématique posée; ensuite je relèverai quelques apports de ce travail; et enfin je présenterai les perspectives. Il s'agit en effet dès le départ de mener une recherche-action. On verra donc comment l'action est projetée de se mettre en branle à la fin de la recherche.

Synthèse du processus de construction de l'étude

La crise sanitaire creuse les inégalités. La période du confinement se vit donc de manière différenciée en fonction de la catégorie sociale. Il est aussi établi que les femmes sont les plus vulnérables. Elles sont donc celles qui ont subi le plus les effets du confinement. Parmi les femmes, il y a des catégories plus défavorisées. Car, ceux qui ont suffisamment de ressources externes, à savoir un entourage familial, un travail, un chez-soi, ont pu s'organiser et s'adapter à cette période plus ou moins rapidement (Blaise, 2020). Les catégories de femmes les plus vulnérables sont les femmes des familles monoparentales encore appelées mamans solos, les femmes des familles migrantes, et les femmes sans-abris. L'un des objets de la discrimination en contexte de confinement étant la disponibilité de l'espace, on a vu de quelles manières les espaces concentrés engendraient encore plus de difficultés. L'étude est donc basée sur l'observation et l'analyse de l'exacerbation des inégalités chez les femmes de la marge à Bruxelles pendant le confinement.

Les manières de répondre à la problématique posée

Le travail a consisté à avoir une conversation téléphonique avec un échantillon de 06 femmes des familles migrantes, 05 mamans solos, et des entretiens en présentiel avec 05 femmes sans-abris. Le pari étant de mobiliser des approches méthodologiques et théorico conceptuelles féministes pour appréhender ce phénomène, une phase de recherche documentaire et de revue de la littérature féministe a pris une place importante dans mon étude. Les analyses que j'ai élaboré sont construites autour des portraits des actrices de mon échantillon et sont articulés autour de trois déterminants :

- La difficulté pour les femmes de la marge à créer ou à maintenir les liens sociaux, tant en dehors qu'à l'intérieur de la sphère familiale;
- Un impact psychologique assez marqué, manifesté par l'accentuation des phénomènes comme la solitude, la dépression, l'installation de la peur...
- Et enfin la difficulté de rester performant, tant sur les plans professionnels que personnels.

Finalement, l'observation et l'analyse des effets de la concentration des espaces auprès des femmes de la marge a révélé des éléments importants à souligner :

- Le premier élément nous révèle l'étendue des inégalités liées au logement en temps de confinement, ainsi que les incidences de la superposition des espaces entre les membres de la famille et la cohabitation illimitée de toute la famille (père/mari; mère/femme/maîtresse de maison; enfants) dans un même espace.

- On observe aussi que les contraintes du confinement sont un excellent laboratoire d'analyse des inégalités de genre. Cela a été le cas en tout cas à Bruxelles. Cependant, si ce contexte a laissé quelques hommes indifférents, la majorité d'entre eux a davantage pris conscience de l'ampleur de la charge familiale et domestique. La possibilité que cette crise a donné à mettre ce sujet de discussion sur la table de certaines familles est en soi un élément positif. Ne dit-on pas que le changement commence par la prise de conscience et la reconnaissance d'une situation d'inégalité ou de marginalité?

- Mais au-delà du constat, cette étude livre quelques pistes de réflexion sur la condition des femmes de la marge, en proie aux inégalités de genre, lésée dans la répartition du travail domestique, impuissante quant à la négociation des rôles et positions dans le couple, la famille, la maison.

Ce travail, on est en droit de le dire, n'est pas qu'un regard rétrospectif que l'on pose sur un phénomène passé. Qui peut dire combien de temps encore on sera obligé de vivre avec ce virus? Pour mieux réfléchir aux manières de faire-famille et d'être en famille, mais aussi de faire collectif, de faire société, de combiner télétravail, travail domestique et vie familiale, il faut à mon sens capitaliser les expériences tirées des premiers confinements, et proposer des pistes de réflexion, y compris avec la participation active des acteurs et des actrices concernés.

Quelques apports de ce travail

Le premier apport de ce travail est de nature épistémologique : au moment où la promotion de l'interdiscipline est une valeur académique encouragée, les études de genre se montrent à la hauteur des enjeux sociétaux actuels. Les postures méthodologiques et les théories et concepts mobilisés, tels que l'approche féministe des phénomènes sociaux, l'entrée par le genre, donnent des perspectives d'analyse qui sont excellentes. En effet, l'intersectionnalité, l'écoféminisme matérialiste, et la théorie de la justice sociale, les trois théories que j'ai mobilisé ici, apportent les clés de lecture et de compréhension de la difficulté des femmes/mère/travailleuses à adosser en même temps tous les rôles qui lui sont assignés, et ce faisant, elle convainquent aisément de la nécessité de dépasser les construits sociaux, les représentations traditionnelles de nos sociétés machistes, masculines, patriarcales, de dépasser enfin la question du genre, du sexe, pour, comme cela a été le cas pendant le confinement, se focaliser sur la gestion pragmatique de la famille et du ménage.

Les perspectives.

Puisque le présent travail est la phase de recherche d'une œuvre de recherche-action, voici quelques pistes pour inventer ensemble les lendemains d'une crise qui est partie pour durer. Il faudra donc que l'action, qui commencera par un moment public à la manière ou sous le format d'un séminaire avec la participation des acteurs et actrices qui comptent, au premier rang desquelles les femmes de l'échantillon, mais aussi les académiques, les politiques, les associations et les principaux bailleurs de fonds (ministères ou organismes nationaux et internationaux), s'évertue à des thématiques liées certes aux manières de sortir de la crise (se projeter dans la futur) y compris avec la participation de tous, mais aussi à la nécessité d'affirmer ce qui nous paraît fondamental et qui a trait à l'audace, l'autonomie, la vitalité de notre démocratie, la refondation de notre modèle social. Ces thématiques ne peuvent pas être éludées, mais elles doivent, il me semble, servir de cadre à la construction d'un humanisme pragmatique, d'un monde égalitaire.

BIBLIOGRAPHIE :

- Alicia Puleo, (2017).** Pour un écoféminisme de l'égalité. *Multitudes* 2017/2 (n° 67), pages 75 à 81.
<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2017-2-page-75.htm?contenu=article>
- Anne Boring, Réjane Sénac, Marta Dominguez, Marie Mercat-Bruns, Hélène Périvier.** La crise sanitaire et les inégalités entre les sexes en France. In *Le monde d'aujourd'hui* (2020).
- Appell, J. (2020).** Limites et confinement. *Spirale*, 94(2), 134-136 consulté en ligne le 02 novembre 2020 ; lien internet <https://doi.org/10.3917/spi.094.0134>
- Ariane Dierickx, (2017).** Femmes sans abri : pourquoi elles se masculinisent. *Le Vif*.
https://www.levif.be/actualite/belgique/femmes-sans-abri-pourquoi-elles-se-masculinisent/article-opinion-625219.html?cookie_check=1605742859
- Barou, J. (2017).** Les mères courage. *L'école des parents*, 623(2), 54-57. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0054>
- Bell Hooks, (2017) [1984, 2000].** *De la marge au centre : théorie féministe*, Paris, Editions Cambourakis.
- Bessière C., Biland E., Gollac S., Marichalar P. et Minoc J. (2020),** « Penser la famille aux temps du Covid-19 », *Mouvements*.
- Bhattacharya T. (2020b),** « La théorie de la reproduction sociale et pourquoi nous en avons besoin pour donner un sens à la crise du Coronavirus », *Europe solidaire*,
- Bhattacharya, (2020).** « Le capitalisme privatise la vie et socialise la mort ». In *contretemps*. Consulté en ligne le 23 novembre 2020.
- Bhattacharya, Bromberg, Dimitrakaki, Farris et Ferguson, (2020) :** Le Collectif féministe marxiste. Sept thèses féministes sur le covid-19 et la reproduction sociale in *acta zone*.
- Blaise, M. (2020).** Inégalités, temporalité et addiction pendant le confinement. *Psychotropes*, vol. 26(2-3), 221-227. <https://doi.org/10.3917/psyt.262.0221>
- Camille Wernaers, (2019).** Écoféminisme, un champ à défricher. Hors-série N° / p. 29-31.
<https://www.axellemag.be/ecofeminisme-un-champ-a-defricher/>
- Catherine LARRÈRE, (2012).** « L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 21 mai 2014, consulté le 19 novembre 2020.
<http://journals.openedition.org/traces/5454> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.5454>
- Cédric Valet, (2020).** Sans-abri à Charleroi les naufragés du gymnase. <https://www.alterechos.be/sans-abri-a-charleroi-les-naufrages-du-gymnase/>
- Coum Daniel, (2020).** Faire famille au temps du confinement quelques points de repère. *yapaka.be*
- Crenshaw Kimberlé, 2005 (1991).** « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, n° 39, p. 51-82.
- Crepin, et Bugeja-Bloch, (2020).** Une double peine : les conditions de logement et de confinement des familles monoparentales. consulté en ligne le 12 novembre 2020. <https://metropolitiques.eu/Une-double-peine-les-conditions-de-logement-et-de-confinement-des-familles.html>

- Crépon, M. (2020).** La croisée des chemins (À l'heure du coronavirus). *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 110-114. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0541>
- D'Argembeau, A. (2020).** Se projeter dans le futur en période de confinement. *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 238-239. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0550>
- Dardenne, (2020).** Le lien social, l'un des meilleurs prédicteurs de santé : regard psychosocial sur l'impact du déconfinement, disponible sur : https://www.uliege.be/cms/c_11744916/fr/-le-lien-social-l-un-des-meilleurspredicteurs-de-sante
- Decety, J. (2020).** Le pouvoir de l'amitié et des relations interpersonnelles. L'éclairage des neurosciences sociales. *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 122-127. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0546>
- Decety, J. (2020).** Le pouvoir de l'amitié et des relations interpersonnelles. L'éclairage des neurosciences sociales. *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 122-127. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0546>
- Delphy Christine, (1999).** L'Ennemi principal 1 : Économie politique du patriarcat, Paris, Editions Syllepse.
- Dorlin Elsa,(2008).** « La Révolution du féminisme Noir ! », in *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, p. 9-42.
- Dupont, S. (2017),** Chapitre III. Les nouvelles configurations familiales. Dans :, S. Dupont, *La famille aujourd'hui: Entre tradition et modernité* (pp. 53-89). Auxerre, France: Éditions Sciences Humaines.
- Fédération des maisons d'accueil et des services d'aide aux sans-abri (AMA), (2020).** Coronavirus : État des lieux du secteur sans-abri. <https://www.ama.be/coronavirus-etat-des-lieux-du-secteur-sans-abri/>
- Federici Silvia, (2019).**» En guise d'introduction. Marxisme et féminisme : histoire et concepts « , *Le capitalisme patriarcal*, Paris, La Fabrique, p. 7-25.
- Femmes prevoyantes, (2017).** Sans-abrisme au féminin : enjeux et réalités – FPS 2017 :
- Fondation Abbé Pierre, (2018).** CAHIER 1 Surpeuplement un problème de taille p.2-5.
- Geneviève Pagé, (2015).** Sur l'indivisibilité de la justice sociale ou Pourquoi le mouvement féministe québécois ne peut faire l'économie d'une analyse intersectionnelle. <https://id.erudit.org/iderudit/1029271arCopied>
- Graciela Di Marco, (2007).** Justice sociale et droits liés au genre. *Revue internationale des sciences sociales* 2007/1 (n° 191), pages 51 à 64
- Gravillon, I. (2017).** Une mission complexe. *L'école des parents*, 623(2), 31-36. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0031>
- Helen Lewis, The Atlantic (2020).** The Coronavirus Is a Disaster for Feminism.
- Hirsch, E. (2020).** Inventer ensemble les lendemains d'une crise qui ne fait que commencer. *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 249-250. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0584>
- Huerre, P. (2017).** Des mères comme les autres ? *L'école des parents*, 623(2), 37-39. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0037>
- J.-H. Déchaux,** Sociologie de la famille, op. cit., p. 19.
- Karine Boinot,** «Femmes sans abri. Précarité asexuée ?», dans VST - Vie Sociale et Traitements, ERES, n° 97, 2008/1, pp. 100-105.

- Karine Boinot**, «Femmes sans abri. Précarité asexuée ?», dans VST - Vie Sociale et Traitements, ERES, n° 97, 2008/1, pp. 100-105.
- L'union sociale pour l'habitat, (2020)**. Étude Insee : des conditions de confinement inégales. consulté en ligne le 12 novembre 2020.
- Lamy, A. (2017)**. Au service des parents solo. *L'école des parents*, 623(2), 50-53. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0050>
- Le Ligueur (2020)**, près d'une maman sur quatre est au chômage, : <https://www.laligue.be/leligueur/articles/pres-d-une-maman-solo-sur-quatre-est-au-chomage#>
- Le Magazine de la FEANTSA (Fédération Européenne d'Associations Nationales Travaillant avec les Sans-Abri AISBL), (2010)**. Sans-abri en Europe, Le sans-abrisme du point de vue du genre Printemps 2010: https://www.feantsa.org/download/homeless_in_europe_spring10_fr7474661750042425138.pdf
- Lefaucœur, N. (2017)**. Les mères, piliers du foyer. *L'école des parents*, 623(2), 58-60. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0058>
- Leroy, (2020)**. Le genre dans la crise du covid. Consulté en ligne le 23 novembre 2020. <https://www.cetri.be/Le-genre-dans-la-crise-du-covid>
- Les clés du social, (2020)**. Les logements surpeuplés au regard du confinement. Lien du document : consulté en ligne le 12 novembre 2020. <https://www.clesdusocial.com/les-logements-surpeuples-au-regard-du-confinement-covid-19>
- Les dossiers de la DREES, (2020)**. Les inégalités sociales face à l'épidémie de Covid-19, n° 62, Juillet.
- Lorraine Kihl, (2020)**. Coronavirus: c'est paradoxal, mais la crise a profité au sans-abrisme. In le soir.
- M. Segalen, A. Martial**, Sociologie de la famille, op. cit., p. 125.
- Manon legrand, (2018)**. Sans-abrisme et féminisme des luttes à croiser. Alterechos.
- Marie Loison-Leruste, Gwenaëlle Perrier**, *Les trajectoires des femmes sans domicile à travers le prisme du genre: entre vulnérabilité et protection*, Dans *Déviance et Société* 2019/1 (Vol. 43), pages 77 à 110.
- Marie-Anne Casselot, (2015)**. Écoféminisme et nouveau matérialisme: similarité et tensions. Academia.
- Maxime Perreault, (2011)**. Nancy Fraser, Qu'est-ce que la justice sociale? Reconnaissance et redistribution. La Découverte, coll. « La Découverte/Poche ».
- Mehl, D. & Godart, E. (2017)**. Un bébé toute seule. *L'école des parents*, 623(2), 44-47. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0044>
- Muzet et Bécue, (2020)**. Avec les écoféminismes, se projeter autrement dans l'après-Covid. <https://blogs.mediapart.fr/les-invites-de-mediapart/blog/190520/avec-les-ecofeminismes-se-projeter-autrement-dans-lapres-covid>
- Nancy Fraser, (2011)**. *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 178 p.

Nathalie Grandjean, (2020). Les oppressions patriarcales sous le prisme des écoféminismes. In Salut & Fraternité. <https://www.calliege.be/salut-fraternite/109/les-oppressions-patriarcales-sous-le-prisme-des-ecofeminismes/>

Neveu, Erik. (1991). Elias (Norbert), La société des individus, Paris, Fayart, 1991. Politix. 4. 98-100. 10.3406/polix.1991.2145.

O. Chardon et al., « Les familles monoparentales. Des difficultés à travailler et à se loger », art. cit. ; G. Buisson, V. Costemalle, F. Daguet, « Depuis combien de temps eston parent de famille monoparentale ? », Insee Première, n° 1 539, 2015.

Observatoire des inégalités, (2017). Qui vit dans un logement surpeuplé ?
<https://www.inegalites.fr/Qui-vit-dans-un-logement-surpeuple>

Oxfam France, (2020). COVID-19 : le virus des inégalités. <https://www.oxfamfrance.org/inegalites-et-justice-fiscale/covid-19-le-virus-des-inegalites/>

Para, M. (2017). Aide et stigmatisation. *L'école des parents*, 623(2), 42-43. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0042>

Pécou, I. (2020). Mémoire et Covid 19. *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 105-105. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0542>

Peschanski, D. (2020). « Tu crois qu'on s'en souviendra ? » Mémoire collective du Covid-19. *Revue de neuropsychologie*, volume 12(2), 128-131. <https://doi.org/10.1684/nrp.2020.0547>

Reginster et Christinen (2020). Indice de situation sociale de la Wallonie (iss-7e exercice) focus sur les impacts de la crise covid-19 sur les conditions de vie et les inégalités sociales en Wallonie.

Robert Camille, (2014). « Le salaire au travail ménager : Réflexion critique sur une lutte oubliée », *Possibles*, vol.38, n°1, p.13-26.

Salwa Boujour, (2020). Covid-19: les mesures ne sont pas adaptées aux sans-abri, selon Médecin du Monde.

Sence, D. (2020). Soigner le lien social en temps de Covid-19. *Psychotropes*, vol. 26(2-3), 65-73. <https://doi.org/10.3917/psyt.262.0065>

Serres, (2017). Combattre l'isolement social pour plus de cohésion et de fraternité, in Les Avis du CESE, 2017, disponible sur https://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Avis/2017/2017_17_isolement_social.pdf

Sirma Bilge, (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogène* 2009/1 (n° 225), pages 70-88

Skoutelsky, L. & Lamy, A. (2017). Un site très participatif. *L'école des parents*, 623(2), 48-49. <https://doi.org/10.3917/epar.623.0048>

Vie publique, (2020). Des conditions de vie disparates pendant le confinement. consulté en ligne le 12 novembre 2020.

Warnears Camille (2020), Difficultés accrues pour les mamans solos au temps du confinement, Axelle magazine Web n°228, consulté en ligne le 02 novembre 2020.